

À LA RECHERCHE D'UN HÉROS ET PAS DE PROPHÈTE DANS SON PROPRE PAYS

Difficile écriture en temps de crise

Lorsqu'on lit les œuvres qu'Ivan Tourguéniev écrivit entre 1856 et 1863, on se rend inévitablement compte que l'écrivain avait concentré l'essentiel de ses efforts littéraires sur l'élaboration d'une figure bien concrète, celle de l'homme russe moderne. Cette recherche s'effectuait dans un contexte bien complexe. Les années 1856-1863 furent effectivement une période difficile pour lui : des voyages incessants, des séjours dans des villes étrangères plus ou moins courts (ou plus ou moins longs, selon les cas), parfois agréables mais souvent, aussi, éprouvants pour l'écrivain, désormais contraint de compter, dans ses déplacements, avec ses obligations parentales, qui le forçaient parfois à séjourner loin de ses lieux préférés. Cela fut aussi, nous l'avons vu plus haut, une époque passée sous le signe de la nostalgie : celle de patrie, lorsque le séjour en Europe revêtait un caractère contraint pour l'écrivain, mais aussi celle de la jeunesse, du bonheur, de sa propre authenticité – un sentiment suffisamment puissant et cuisant pour pousser Tourguéniev à s'interroger sur la voie qu'il s'était choisie, tant du point de vue personnel que littéraire.

Durant ces années d'errances et marquées par un moment de rupture dont l'écrivain faisait part dans les lettres aux amis (« В человеческой жизни есть мгновенья перелома [...] »⁹¹⁴, disait-il à Elisabeth Lambert notamment), sa plume eut parfois du mal à s'exprimer. Il connut, en effet, entre 1856 et 1863, plusieurs crises de création. Celles-ci furent parfois générées par la maladie, comme durant l'hiver 1856-1857 passé par Tourguéniev à Paris à essayer de soigner ses douleurs névralgiques. Par moments, elles furent le fruit de la frustration de se trouver loin de son pays, comme cela fut le cas à Vichy, en été 1859 : « [...] до сих пор моя Муза, как застрявшая лошадь, семенит ногами и плохо подвигается вперед. По страничке в день. Часто думаю я о России, о русских друзьях [...] »⁹¹⁵. Mais le plus souvent, c'est envahi par le sentiment de l'échec – du fait de ne pas avoir réussi à construire une vie familiale satisfaisante – que Tourguéniev délaissait temporairement l'écriture. Car malgré ces quelques moments de silence plus ou moins prolongés, il produisit, durant cette même période complexe, quelques-unes de ses œuvres majeures.

⁹¹⁴ Lettre à E. Lambert, 3 (15) novembre 1857, Rome : *Dans la vie humaine il y a des moments de rupture [...]*.

⁹¹⁵ Lettre à A. Feth, 18 (30) juin 1859, Vichy : [...] *jusqu'à présent ma Muse, tel un cheval qui gesticule pour se débarrasser, avance péniblement. Une petite page par jour. Je pense souvent à la Russie, à mes amis russes [...]*.

Souffrance propice à la création : un bref tour d'horizon sur l'œuvre de 1856-1863

La première œuvre qui vit le jour durant le laps de temps qui nous occupe ici fut la nouvelle « Faust » que Tourguéniev écrivit essentiellement en été 1856, avant de quitter la Russie. L'œuvre fut néanmoins terminée et peaufinée en France, en juillet-août 1856. Sous la forme d'une suite de neuf lettres, Pavel B., le narrateur, livre à son correspondant d'ami son séjour dans le domaine natal après plusieurs années d'absence. Dans sa région natale, il rencontre Véra, son ancien amour dont la mère lui avait refusé la main plusieurs années auparavant. Pavel éveille Véra, dont l'éducation s'était faite à l'écart de toute lecture divertissante, au plaisir de la lecture. La découverte du « Faust » de Goethe qu'ils font ensemble, fait renaître d'anciens sentiments dans leurs âmes. Le double choc – la découverte de l'amour et des belles-lettres – est fatal pour Véra : l'excès de passion l'emporte dans la tombe. Dernier hommage de l'écrivain au lyrisme de sa jeunesse (« „Фауст“ был написан на переломе, на повороте жизни — вся душа вспыхнула последним огнем воспоминаний, надежд, молодости... »⁹¹⁶), « Faust » aidait l'écrivain à tourner en quelque sorte la page sur la passé tout en amorçant une nouvelle phase dans sa vie et dans son œuvre.

Un autre récit « venu du passé » qui vit le jour durant cette même période fut « Excursion dans les Grands-Bois », que Tourguéniev projeta dès le début des années 1850⁹¹⁷ mais qu'il ne put terminer que dans sa retraite parisienne en novembre-décembre 1856. Parent éloigné des *Mémoires d'un chasseur*, le récit raconte le voyage du narrateur – un chasseur – dans les bois de Polésie. Riche en digressions philosophiques sur les relations entre l'Homme et la Nature, sur le sens de la vie, sur la jeunesse passée, etc., « Excursion dans les Grands-Bois » concentre sur ses pages les réflexions de l'écrivain sur ses différents sujets et en fait une sorte de récit précurseur des récits philosophiques à venir, comme « Assez ! », etc.

Une longue période de silence suivit l'écriture d'« Excursion dans les Grands-Bois » : en proie à une mélancolie profonde durant tout l'hiver 1856-1857, l'écrivain se trouvait en panne d'inspiration et se contentait de broyer du noir, en attendant de quitter Paris et de s'en aller vers d'autres horizons, plus propices à la création, en tâchant de redéfinir, en chemin, son nouvel espace identitaire. Ce n'est donc qu'en juillet 1857 que Tourguéniev se remit à écrire :

⁹¹⁶ Lettre à M. Tolstaïa, 25 décembre 1856 (6 janvier 1857), Paris : „*Faust*“ a été écrit à un moment de rupture, à un tournant de la vie — tout mon esprit a éclaté du dernier feu des souvenirs, des espoirs, de la jeunesse...

⁹¹⁷ А.П. Могилянский, « Комментарии : И.С. Тургенев, Поездка в Полесье »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том пятый, *op.cit.*, с. 431, 432.

la sérénité des paysages de Rhin lui inspira « Assia » (commencé à Sinzig et terminé à Rome, en novembre 1857)⁹¹⁸ qu'il n'hésita pas à placer dans ce même cadre germanique. Le récit tire son titre de la figure féminine principale : Assia est une jeune fille née de la liaison de son nobliau de père, décédé au moment du récit, avec une des femmes de chambre de la maison. Assia fut élevée par les soins de son demi-frère Gaguine, qui l'aime passionnément, et dans la compagnie duquel elle voyage à travers l'Europe. C'est alors que Gaguine et Assia séjournent dans la ville de S., sur le Rhin, que leur chemin croise celui de N.N., le narrateur. Celui-ci est intrigué et séduit par la personnalité de ses nouvelles connaissances et se rapproche d'eux. Une amitié s'installe entre les deux jeunes hommes et Gaguine finit par conter à N.N. l'histoire de la naissance illégitime d'Assia, cette jeune fille dont la spontanéité ne manque pas à plaire au narrateur. Les sentiments sont réciproques et Assia, prête à dévoiler son amour à N.N., va jusqu'à lui fixer un rendez-vous pour pouvoir s'expliquer avec lui. Le moment venu, N.N. se montre hésitant à s'engager vis-à-vis de la jeune fille. Assia et son frère quittent la ville sans laisser d'adresse ni d'indication quant à leur destination suivante. N.N., regrettant son geste, tente de les retrouver dans les quatre coins de l'Europe, en vain, passant ainsi à côté de son amour.

Entre novembre 1857 et l'été 1858, Tourguéniev n'écrit plus rien : alors qu'il passe l'hiver à Rome et savoure la beauté de l'endroit, sa maladie revient et s'aggrave, l'empêchant de se concentrer sur le travail. Il réfléchit néanmoins sur ce qu'il appelle d'abord une « grande nouvelle »⁹¹⁹ - le futur roman *Nid de gentilhomme* dont la conception l'occupe toute entier. Mais ce n'est qu'à son retour en Russie, en juillet 1858, qu'il se sent enfin suffisamment fort et inspiré pour s'attaquer à ce vaste projet. L'écriture de ce roman lui prit six mois, entre juin et décembre 1858, et il fut intitulé *Le Nid de gentilhomme*. Au centre du roman se trouve une autre histoire d'amour, celle de Lavretski et Lisa Kalitina. Lavretski, homme encore jeune, timide, sensible et droit, avait fait un mariage d'amour dans sa jeunesse. Son épouse Varvara est une jeune femme belle et intelligente, mais aussi frivole et infidèle. Lorsqu'il découvre l'adultère de Varvara, alors que les époux séjournent à Paris, Lavretski est profondément blessé. Il quitte sa femme et rentre, après quelques pérégrinations à travers l'Europe, dans sa campagne natale. Dans la maison d'une parente éloignée, Kalitina, il rencontre Lisa, jeune fille aussi pure et croyante que jolie et simple. Au fil des conversations et des moments passés ensemble, un sentiment amoureux naît dans les cœurs des protagonistes. Aussi, alors que Lavretski découvre

⁹¹⁸ Л.М. Лотман, « Комментарии : И.С. Тургенев, Ася »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том пятый, *op.cit.*, с. 438.

⁹¹⁹ Lettre à E. Lambert, 22 décembre 1857 (9 janvier 1858), Rome.

dans un journal, la nouvelle – fausse – de la mort de Varvara, les jeunes gens se mettent à se projeter dans l'avenir et à parler mariage. C'est au moment où ils décident d'unir leurs destins, que Varvara surgit, plus vivante que jamais, et demande le pardon de son époux. Lisa est persuadée qu'il s'agit d'un châtement juste et supplie Lavretski de se réconcilier avec Varvara. Elle abandonne tout et décide d'entrer dans un couvent. Quant à Lavretski, il se sépare définitivement de sa femme quelque temps plus tard et, se réfugie dans les souvenirs et dans le travail.

À partir de *Nid*, Tourguéniev enchaîna les ouvrages romanesques : chaque année suivante vit la naissance d'un nouveau roman. Ainsi, *À la veille* fut écrit entre juin et novembre 1859, alors que *Pères et fils* vit le jour entre novembre 1860 et juillet 1861, l'élaboration de cette dernière œuvre ayant été plus longue et plus laborieuse que les précédentes.

À la veille met en scène Elena, une jeune fille de vingt ans, belle, énergique et indépendante. Entourée d'une famille aimante et aimée, elle se sent pourtant à l'étroit dans sa vie et dans son milieu et aspire à autre chose – à un idéal qu'elle ne trouve nulle part. Les jeunes gens qui l'entourent – Berséniev, Choubine – sont amoureux d'elle. Mais Elena ne peut partager leurs sentiments car, comme toute sa famille, les deux jeunes hommes incarnent l'inertie et la faiblesse de l'ancienne génération. Elena sent sa différence, de façon intuitive et un peu vague, jusqu'à la venue d'Insarov, un jeune Bulgare énergique et engagé dans la lutte pour la liberté de son peuple. La rencontre avec Insarov est une révélation pour Elena : elle admire la force, l'intelligence et le sens du sacrifice du jeune homme, et ne tarde pas à tomber amoureuse de lui. Les jeunes gens se marient en cachette. Elena abandonne tout pour Insarov : sa famille, sa patrie et suit son mari en Bulgarie, prête à supporter, à ses côtés, misère et privations et à le soutenir dans son action. Mais la santé d'Insarov est précaire : il meurt dans le chemin, à Venise, laissant Elena seule dans un pays étranger. Celle-ci décide d'acheminer le corps de son époux vers son pays natal et d'y rester afin de soutenir, à son échelle, le peuple que son mari avait tant aimé.

Pères et fils, de son côté, est construit autour de la personnalité de Evguéni Bazarov, un jeune homme d'origine simple, botaniste et médecin, doté d'une forte personnalité et qui ne reconnaît aucune autorité, qu'il s'agisse celle d'une personne, d'une idéologie ou d'une simple idée. Il rejette tout ce qui n'est pas la science. En révolte permanente contre tout et tous, simplement par le fait de son nihilisme – le terme que *Pères et fils* mit en circulation active en

son temps d'ailleurs⁹²⁰ – la cohabitation de Bazarov avec le reste du monde n'est pas simple. Tout au long du fil du récit, le lecteur suit le nihiliste et son ami Arcady Kirsanov dans les différentes situations et, invariablement, l'inflexibilité de Bazarov finit par se retourner contre lui – conséquence que celui-ci assume parfaitement par ailleurs : dans le domaine familial de Kirsanov, Bazarov ne tarde pas à se disputer avec Pavel Kirsanov, l'oncle de son ami, un homme honnête mais porteur des valeurs de l'ancienne génération ; dans la maison de ses parents, Bazarov s'ennuie et se sent étranger. L'amour ne lui réussit pas non plus, malgré l'intelligence d'Odintsova, que les jeunes gens rencontrent au fil de leurs pérégrinations et dont Bazarov s'éprend. Être atypique et doué, Bazarov ne trouve finalement sa place nulle part, et meurt d'une maladie contractée alors qu'il soignait un paysan.

Entre les deux derniers romans *À la veille* et *Pères et fils*, Tourguéniev écrivit également une de ses nouvelles les plus autobiographiques, « Premier amour », dans laquelle il s'inspira très fortement d'un épisode survenu dans la vie de la famille Tourguéniev au milieu des années 1830, une sombre histoire d'amour interdit entre son père et une jeune princesse Chakhovskaïa qui faillit détruire la famille de l'écrivain.

La Russie des changements, porteuse de nouvelles inspirations

Plus haut dans ce chapitre, nous avons pris le temps d'examiner le contexte de vie qui encadra la création de toutes ces œuvres littéraires, nous avons mentionné la vie de nomade que l'écrivain mena durant cette période, avons parlé de la difficulté qu'il avait à accepter sa solitude et des différents moments de crise qui s'ensuivirent. Mais l'évolution que l'écrivain connaît dans sa vie personnelle, même si elle apporte un éclairage important sur la compréhension de bien des paramètres de son œuvre, est loin d'être le seul facteur qui influence la tenue et le contenu de celle-ci. Pour ce qui est de l'œuvre tourguénievienne de la deuxième moitié des années 1850 et du début des 1860, ceci est d'autant plus valable que cette époque fut marquée, pour la Russie et pour les cercles intellectuels russes, par quelques transformations politiques et sociales majeures. Ci-dessous, nous ferons un point rapide sur ces différents changements, indispensable pour la bonne compréhension des raisons qui poussèrent Tourguéniev à multiplier ses recherches d'un nouveau type de personnage russe, ce qui était un signe de sa

⁹²⁰ Le terme « nihilisme » entre dans l'utilisation courante dans la langue russe dans les années 1860 grâce notamment à Tourguéniev qui, dans *Pères et fils* (1862) crée la figure de Bazarov, un nihiliste par excellence. À partir de ce moment, l'emploi du mot se généralise ce qui vaut à Tourguéniev le titre de l'inventeur du terme.

volonté de rester en phase avec son milieu culturel naturel – et avec soi-même – malgré les pérégrinations que la vie lui imposait.

C'est une Russie en pleine effervescence que Tourguéniev quittait en été 1856. Après deux ans d'âpres combats, la guerre de Crimée prit fin au printemps 1855, par une défaite militaire et diplomatique cuisante de la Russie qui dévoilait au grand jour le retard économique et social accumulé par le pays durant les trente années du règne de Nicolas I^{er}. Le traité de Paris, signé le 30 mars 1856, entérinait l'issue de la guerre et marquait le recul de l'influence russe dans les Balkans⁹²¹. La Russie qui, à peine quelques décennies auparavant, à la fin des guerres napoléoniennes, avait fait une marche triomphante à travers l'Europe et comptait parmi les plus grandes puissances européennes, tant sur le plan militaire qu'économique et politique, se sentait profondément humiliée par la série d'échecs qu'elle venait d'essuyer. Nicolas I^{er} ne vit cependant pas ses sombres moments : le tsar décéda en mars 1855 – une mort qui coïncidait avec la fin de la guerre de Crimée. Alexandre II, le fils de feu l'empereur, prenait sa succession sur le trône russe, à la tête d'un Empire affaibli et en crise.

Les cercles intellectuels russes attendaient beaucoup de ce changement de gouvernement. Comme le formule Henri Granjard : « [...] il semblait qu'un rayon de lumière allait pénétrer dans le « royaume des ténèbres ». La classe cultivée attendait, impatiente et déjà inquiète, la venue de l'aube nouvelle. La défaite militaire en Crimée, la mort de Nicolas I^{er} autorisaient beaucoup d'espoirs »⁹²². La correspondance de Tourguéniev reste assez discrète quant à sa réaction à la mort de Nicolas I^{er} et à l'avènement au trône de son successeur : seules quelques phrases laconiques mentionnent l'événement, comme celle-ci, tirée de la lettre à Botkine du 22 février (6 mars) 1855 : « А в какой ты день уехал! »⁹²³, s'exclame Tourguéniev, faisant allusion à l'annonce du décès de l'empereur – une exclamation brève, sans autres commentaires l'explicitant davantage mais néanmoins très éloquente. Henri Granjard trouve la confirmation de cette attitude dans les mémoires de quelques amis de Tourguéniev qui le côtoyèrent durant cette même période : d'après les souvenirs d'Ostrovskaja par exemple, Tourguéniev se montra enthousiaste face à la nouvelle de la disparition du tsar, au point de courir vers le Palais d'Hiver pour tenter d'avoir la confirmation des faits ne fût-ce que par les gardes du palais⁹²⁴. Son enthousiasme ne doit pas étonner : Nicolas I^{er} symbolisait, aux yeux de

⁹²¹ Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, op. cit., p. 66.

⁹²² Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 257.

⁹²³ *Tu es parti par une journée mémorable !*

⁹²⁴ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 258.

l'écrivain, cette force obscure qui empêchait la marche de la démocratie sur les étendues de la Russie⁹²⁵.

Dès son accession au trône, Alexandre II s'attela à une série de réformes appelées à moderniser le pays et à redresser la situation. Il commença par abroger quelques mesures extrêmement impopulaires prises par son père après la révolution française de 1848 et qui allait dans le sens de l'ouverture de la société, notamment dans le domaine de la censure⁹²⁶. On ne peut qu'imaginer l'enthousiasme des hommes de lettres face à ce geste qui présageait une libéralisation de la société aussi générale qu'avait été générale la crispation du régime précédent et la suppression des libertés que celle-ci entraînait. Mais la décision principale que prit Alexandre II, dès son arrivée au pouvoir, était d'entamer la réforme paysanne et d'abolir le servage.

La société russe atteignit, vers le milieu du XIX^e siècle, un degré de maturité lui permettant de se rendre compte des travers du système social en place dans le pays depuis plusieurs siècles et de vouloir en finir avec le système qui supposait qu'un groupe restreint d'êtres humains disposât de tous les autres êtres humains comme si ceux-là n'étaient que des objets ou du bétail. C'est précisément la compréhension du caractère pervers de cette situation qui donna l'impulsion à la réforme, considère Wladimir Berelowitch. « Le système en place n'était pas réellement en crise », analyse l'historien la situation et les raisons qui précipitèrent la décision d'accélérer la réforme. « C'est que l'évolution des mœurs poussait de plus en plus à traiter les serfs en hommes à part entière »⁹²⁷, estime-t-il notamment. La nécessité morale, qu'éprouvait l'élite russe – ou du moins la majeure partie de celle-ci – d'en finir avec ce vestige du passé humiliant pour un pays qui prétendait au statut d'état puissant et civilisé, allait de pair avec la compréhension très nette, par le gouvernement, que le système du servage représentait un frein pour le développement du pays. La perception de cet état des choses atteignit son paroxysme au sortir de la guerre de Crimée, qui avait mis en évidence le retard pris la Russie par rapport aux autres puissances européennes.

Le mérite principal d'Alexandre II consistait dans le courage d'amorcer la réforme et de la mener à bien, car l'idée en soi n'était pas originale : la réforme paysanne avait en effet été méditée par les autorités russes depuis les années 1810. Les documents historiques attestent qu'à son retour du congrès de Vienne Alexandre I^{er} demanda à son bras droit d'alors, Alexeï Arkatchéev, d'étudier, dans le secret le plus total, la question d'une éventuelle libération des

⁹²⁵ *Ibid.*

⁹²⁶ Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, op. cit., p. 67.

⁹²⁷ *Ibid.*

paysans. Nicolas I^{er} envisagea à son tour cette même perspective, en réunissant, dans le plus grand secret lui aussi, plusieurs conseils restreints appelés à considérer la possibilité de la réforme paysanne en Russie. Mais Nicolas I^{er} n'eut jamais le courage d'aller jusqu'au bout de ce projet et il fut forcé d'avouer qu'une telle entreprise était extrêmement risquée car libérer les paysans signifiait attenter à la propriété privée des nobles, ce pilier de la monarchie. Alexandre II, quant à lui, se lança dans l'aventure dès sa montée sur le trône, en ordonnant les travaux de préparation à la réforme qui durèrent pendant cinq ans : la Libération fut promulguée le 19 février (3 mars) 1861⁹²⁸.

La deuxième moitié des années 1850 fut marquée, pour toute l'élite pensante de la Russie, par une réflexion générale et en profondeur sur la réforme à venir : souhaitant impliquer dans le processus la société russe tout entière, Alexandre II fit un appel à l'opinion de la population concernant l'approche à adopter dans la réalisation de ce projet. Cette démarche constituait à elle seule une véritable révolution dans un pays plongé dans l'autoritarisme le plus profond durant les années Nicolas I^{er} et elle suscita un vif enthousiasme de la part des intellectuels du pays.

Besoin impératif de garder le contact

Doit-on préciser à quel point il n'était pas facile pour Tourguéniev de quitter son pays, au moment même où celui-ci était en train de vivre une des étapes majeures dans son histoire ? On comprend d'autant plus la mélancolie à laquelle il se laissa aller durant l'hiver 1856-1857, contraint de demeurer à Paris pour des raisons familiales. Tout au long de la période qui précédait l'abolition du servage, Tourguéniev suivit fiévreusement l'évolution du processus en marche en Russie. Ses lettres rédigées en Europe à l'occasion de différents séjours montrent l'attention qu'il portait à cette question. Dès le début de l'année 1857, Tourguéniev se montre frustré de ne pas pouvoir suivre sur place les changements annoncés en Russie – sentiment dont il fait part à Annenkov : « [...] толки из cara patria доходят разнообразные. Мне хочется поскорей вернуться [...] »⁹²⁹. À peine un an plus tard, alors que la société russe tout entière s'interroge et œuvre à la future réforme, Tourguéniev, alors à Rome, suit avec inquiétude et excitation les événements : « Я здесь в Риме всё это время много и часто думаю о России. Что в ней делается теперь; двинется ли этот Левиафан (подобно английскому) – и войдет

⁹²⁸ *Ibid.*, p. 72.

⁹²⁹ Lettre à P. Annenkov, 28 janvier (9 février) 1857, Paris : [...] *les échos qui parviennent de la cara patria sont très différents. J'aimerais bien repartir au plus vite [...]*.

ли в волны или застрянет на полпути? До сих пор слухи приходят все довольно благоприятные [...] »⁹³⁰. Au fil du temps et à mesure de l'avancement du projet, ses lettres mentionnent de plus en plus souvent la réforme en préparation et traduisent son impatience de voir son rêve – et celui de toute la société russe – s'accomplir enfin. En janvier 1858, dans une lettre à Annenkov, nous lisons : « Очень благодарен за доставленные сведения и проч. В ваших письмах наш брат, живущий в отдалении, шупает пульс своей страны и общества »⁹³¹; en juin 1859, dans celle adressée à son frère Nikolaï, Tourguéniev fait remarquer, en commentant les nouvelles politiques européennes : « Дела в Италии идут пока отлично, дай бог, чтобы у нас обошлось без войны: у нас теперь другие заботы »⁹³²; et enfin, à la veille de La Libération : « [...] мы все, находящиеся здесь русские, с волнением ожидаем вестей об окончательном объявлении эманципации. Говорят, что указ выйдет 19-го февр. ст. ст., то есть через три дня... Как мне жаль, что я теперь не в Петербурге! »⁹³³ ou encore : « Дожили мы до этих дней – а всё не верится, и лихорадка колотит, и досада душит, что не на месте»⁹³⁴ - pour ne citer que ces quelques extraits.

Les temps nouveaux, les générations en conflit

Sur le fond de ces différentes transformations conduisant à une libéralisation progressive et à un renforcement de la société civile en Russie, la disposition des esprits régnant dans la société russe et en particulier dans ses couches les plus cultivées était en train d'évoluer, elle aussi : on assistait à l'émergence d'une nouvelle génération des Russes, radicalement différente de celles des années 1840 et 1850, davantage orientée vers l'action, contrairement à leurs prédécesseurs, réfutant en bloc les valeurs du passé et notamment tout ce qui avait trait à la religion⁹³⁵, décidée à assister à l'émergence d'un monde nouveau bâti sur les cendres de l'ancien. Parmi les chefs de ces « hommes nouveaux », certains étaient issus des cercles nobiliaires, comme Dimitri Pissarev ou encore Vassili Sleptsov, mais la plupart étaient des

⁹³⁰ Lettre à E. Lambert, 22 décembre 1857 (9 janvier 1858), Rome : *Ici à Rome la Russie occupe quasi constamment mes pensées. Que s'y passe-t-il maintenant ; est-ce que le Léviathan progresse (comme l'anglais) et va-t-il faire des vagues ou bien s'arrêtera-t-il à mi-chemin ? Jusqu'à présent, les bruits semblent tous assez favorables [...]*.

⁹³¹ Lettre à P. Annenkov, 19 (31) janvier 1858, Rome : *Je suis très reconnaissant pour toutes les informations fournies. Dans vos lettres, nous autres qui vivons éloignés pouvons prendre le pouls de notre pays et de sa société.*

⁹³² Lettre à N. Tourguéniev, 3 (15) juin 1859, Paris : *Tout se passe à merveille en Italie pour le moment, pourvu que nous échappions à la guerre : nous avons d'autres soucis désormais.*

⁹³³ Lettre à E. Lambert, 18 février (2 mars) 1861, Paris : *Nous tous, les Russes qui nous trouvons ici, attendons avec inquiétude des nouvelles sur l'annonce définitive de l'émancipation. On dit que le décret sortira le 19 février (ancien style), donc dans trois jours... Quelle tristesse pour moi de ne pas être à Saint-Petersbourg !*

⁹³⁴ Lettre à A. Herzen, 1 (13) mars 1861, Paris : *Nous allons vivre ces grands jours que nous attendions tant et peinons à y croire, nous tremblons de fièvre et sommes étouffés de dépit de ne pas être sur place.*

⁹³⁵ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 262.

roturiers appartenant aux classes très différentes – pour n'en citer que quelques-uns, Nikolaï Tchernychevski était fils d'un prêtre, tout comme Nikolaï Dobrolioubov ou encore Nikolaï Pomialovski. Tournant la page sur les inspirations de l'ancienne époque, les enseignements de Hegel notamment qui avaient enflammé, vingt ans plus tôt, la jeunesse des années 1840, ils prênaient le concret et ne juraient que par « [...] la philosophie qui tient compte de l'explication mécanique du monde et de la nature humaine »⁹³⁶, comme les décrit Granjard. Cette rupture entre les générations devint particulièrement palpable dans la première moitié des années 1860 alors que les cercles estudiantins, formés dans le sillage de la libéralisation des universités et nourris aux idées avancées dans les écrits de leurs chefs de file, dont *Que faire ?* de Tchernychevski est l'exemple le plus connu, devinrent les véritables foyers d'une nouvelle subculture : mus par la volonté d'agir, portés par les idées socialistes récemment découvertes, ces jeunes se distinguaient facilement dans la foule par leur apparence peu conventionnelle (coiffures courtes pour les jeunes femmes, capes et chapeaux à larges bords pour les hommes, etc.)⁹³⁷.

Témoin direct de tous les changements sociaux-littéraires importants que subissaient la pensée philosophique et littéraire russe depuis le milieu des années 1830, Tourguéniev était bien entendu conscient de l'avènement de la nouvelle ère dans l'histoire de la pensée russe et observait, avec fascination, mais non sans une certaine inquiétude, l'avancée des « hommes nouveau » en question. « Non sans inquiétude » car cette nouvelle génération des libres penseurs, dont l'énergie et l'attitude proactive à la vie ne pouvaient pas laisser indifférent un homme comme Tourguéniev, prônait des idées extrémistes. Or, ce dernier réfutait toute forme d'extrémisme. La cohabitation entre Tourguéniev, enfant des années 1840 nourri à la philosophie de Hegel et de Schelling, et les représentants de cette nouvelle génération s'annonçait difficile. Cela fut effectivement le cas : en 1856, la rédaction du *Contemporain* s'enrichit de deux collaborateurs jeunes et aux idées bien tranchées – il s'agit de Nikolaï Tchernychevski et de Nikolaï Dobrolioubov, tous les deux partisans actifs du nouveau mouvement et ses inspireurs. Très rapidement, les jeunes critiques énergiques et prolifiques transformèrent *Le Contemporain* en une tribune d'idées révolutionnaires qu'ils prênaient ce qui allaient à l'encontre des opinions d'une partie des collaborateurs du magazine littéraire, ceux de l'ancienne génération dont Tourguéniev faisait partie. Incompatibilité des idées et contrastes entre les différentes personnalités en présence creusèrent très vite le fossé entre Tourguéniev et ses jeunes collègues, en particulier Dobrolioubov, ainsi que le souligne Mouratov dans son

⁹³⁶ *Ibid.*, p. 263.

⁹³⁷ Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, op. cit., p. 85.

article spécifiquement dédié à la question de l'antagonisme des deux hommes à la fin des années 1850⁹³⁸. Celui-ci mena, en fin du compte, à la rupture de l'écrivain avec *Le Contemporain* après plus de vingt ans d'étroite collaboration.

De l'intuition littéraire de Tourguéniev : quelques avis sur la question

Lorsqu'on envisage l'œuvre de Tourguéniev de 1856 à 1863 dans son intégralité et qu'on l'examine sous l'angle des spécificités inhérentes au contexte socio-culturel de cette époque et des changements que les milieux intellectuels russes étaient en train de vivre, on mesure combien ses œuvres forment un reflet de l'époque. Les spécialistes de l'œuvre tourguénievienne qualifient souvent l'écrivain de « chroniqueur de l'*intelligentsia* russe ». Un de ses biographes, Youri Lébédiev, le formula, par exemple, en des termes suivants : « Тургенев, как никто из современников, наделен повышенной чувствительностью к течению исторического времени »⁹³⁹. Plus encore, considère Lébédiev, l'écrivain possédait cette aptitude d'anticiper les moindres évolutions de l'esprit de son époque et de les refléter de façon très visionnaire dans ses écrits : « [...] он не идет по пятам исторических событий. Он не держит дистанции. Напротив! Он все время забегает вперед. Острое художественное чутье позволяет ему по неясным, смутным штрихам настоящего уловить грядущее и воссоздать его в неожиданной конкретности, в живой полноте»⁹⁴⁰. Cette opinion rend de façon très juste la manière dont Tourguéniev lui-même envisageait son rôle d'écrivain : être, à travers ses écrits, témoin de son temps et rendre compte dans ses œuvres les moindres changements survenus ou sur le point de venir dans la société russe.

Les trois romans de Tourguéniev – *Nid de gentilhomme*, *À la veille* et *Pères et fils* – reflètent de façon très représentative, notamment à travers les personnages qu'ils mettent sur scène, sa sensibilité aux évolutions sociales, intellectuelles et spirituelles ainsi que sa façon de traduire celle-ci dans ces écrits.

⁹³⁸ А.Б. Муратов, « Н.А. Добролюбов и разрыв И.С. Тургенева с журналом "Современник" »// Муратов А. Б., *В мире Добролюбова. Сборник статей*, Москва, "Советский писатель", 1989.

⁹³⁹ Ю.В. Лебедев, « Преходящее и вечное в художественном мировоззрении И.С.Тургенева »// *И.С. Тургенев: мировоззрение и творчество. Проблемы изучения*, Межвузовский сборник научных трудов, Орел, 1991, с. 4 : *Tourguéniev plus que tous ses contemporains était doté d'une extrême sensibilité vis-à-vis du cours de l'histoire.*

⁹⁴⁰ *Ibid.* : [...] *il n'est pas à la traîne des événements historiques. Il ne se tient pas à distance. Au contraire! Il a toujours une longueur d'avance. Un flair artistique aiguisé lui permet de saisir l'avenir à partir de quelques vagues esquisses du présent et de le concrétiser de manière inattendue, dans sa vivante plénitude.*

Nid de gentilhomme : apologie nostalgique à la russité

Le premier des trois romans, *Nid de gentilhomme*, est souvent qualifié, par les commentateurs de l'œuvre, d'écrit le plus slavophile de Tourguéniev. Dans l'introduction à son ouvrage *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, Henri Granjard dit au sujet de ce roman qu'il paraît « presque un corps étranger » dans l'ensemble de l'œuvre. « Aucun autre de ses grands romans, estime Granjard, ne célèbre, en effet, avec tant de ferveur les traditions et la foi de la vieille Russie [...] »⁹⁴¹. Beaucoup de contemporains de Tourguéniev y virent effectivement une tentative de la part de l'écrivain pour confronter deux mondes opposés : celui de la Russie vraie et authentique, celle qui véhicule des valeurs russes ancestrales, et le cercle des Russes dérussifiés et corrompu par des idées pseudo-occidentalistes. Par exemple, à la publication de *Nid de gentilhomme* en 1859, le critique Apollon Grigoriev souligna, à travers une analyse très fouillée des figures de Lavretski et de Lisa, le lien fusionnel qui unissait ses personnages avec l'essence même de la vie russe⁹⁴².

Bien sûr, l'opinion de Grigoriev suscita, de la part de quelques-uns de ses confrères, des réactions : ainsi de la part de Dimitri Pissarev qui, dans « Pissemski, Tourguéniev et Gontcharov » (« Писемский, Тургенев и Гончаров »), soutint que Tourguéniev ne cherchait pas du tout à opposer, dans le *Nid de gentilhomme*, « самородные полудикие натуры натурам, обесцвеченным цивилизацией »⁹⁴³ mais plutôt à peindre le tableau le plus complet possible de la vie provinciale russe contemporaine. Néanmoins, il est difficile, selon nous, de ne pas se rendre compte de l'auréole positive qui entoure ceux des personnages du *Nid* qui surent conserver leur identité culturelle, et dont le caractère et le comportement s'inscrivent dans le système des valeurs authentiquement russes : c'est le cas notamment de la pure et religieuse Lisa Kalitina, de la très droite Marfa Pestova. Face à leur russité exemplaire, les figures des personnages « décolorés par la civilisation » apparaissent sous un jour beaucoup moins sympathique. Le lecteur n'aperçoit dans le personnage de la mère de Lisa, très attachée au confort européen, que son égoïsme dissimulé sous les traits d'une fausse sensibilité. Le personnage de Panchine, homme cultivé qui est un fervent défenseur de la civilisation

⁹⁴¹ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1960, p. 7.

⁹⁴² А.А. Григорьев, « И.С. Тургенев и его деятельность. По поводу романа "Дворянское гнездо" »// Григорьев А.А., *Апология почвенничества*, Составление и комментарии А. В. Белова, Москва, Институт русской цивилизации, 2008.

⁹⁴³ М.П. Алексеев, Т.П. Голованова, « Комментарии: "Дворянское гнездо" »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том шестой, *op.cit.*, с. 406 : *les natures innées, quasi instinctives dans leur barbarie, aux natures fanées par la civilisation.*

européenne mais dont l'occidentalisme consiste, en réalité, en un mépris caché envers tout ce qui est russe, semble peu sincère et hautain. Quant à Varvara Lavretski, « une vraie Française par l'esprit » au passé adultère, elle est présentée dans le roman sous les airs d'une femme insensible et manipulatrice. En d'autres termes, comme le fait remarquer Granjard : « Tous les personnages de *Nid de gentilshommes* qui ignorent ou méprisent les traditions nationales par vanité mondaine [...], par calcul [...], par sottise prétentieuse [...], sont antipathiques »⁹⁴⁴.

Seul peut-être le personnage de Lavretski reste, durant une bonne partie du roman, un peu en dehors de cette répartition des forces très claire. Au début du roman, Lavretski ne peut pleinement prétendre appartenir ni à l'un ni à l'autre camp : véritable « homme de trop », Lavretski semble subir son existence et ne peut vraiment être rangé ni parmi les « gentils » ni parmi les « méchants ». Culturellement parlant, il s'agit d'un personnage ni totalement « russe » ni tout à fait « russifié ». D'un côté, l'éducation pseudo-européenne que son père s'était efforcé à lui donner avait été un échec et n'avait fait que perturber le jeune Lavretski dans ses repères culturels. De l'autre côté, au cours de son existence, Lavretski développe une sorte de dégoût inconscient envers l'étranger – la trahison de son épouse que Lavretski avait découverte à Paris y est certainement pour quelque chose. Ce dernier sentiment n'est pas clairement formulé dans le roman et s'exprime plutôt par l'interaction de Lavretski avec les personnages porteurs des valeurs européennes (en particulier les personnages français) ou pseudo-européennes (Varvara, Panchine, la mère de Lisa) et son attitude de rejet de leurs paroles, leur comportement ou leur mode de vie. Totalement désorienté, en pleine crise existentielle, Lavretski revient dans sa terre natale à la recherche de la paix intérieure et il y vit une véritable renaissance. Comment le formula Grigoriev dans l'article cité ci-dessus : « Лаврецкий приехал не умирать, а жить на свою родную почву, - и родная жизнь встречает его сразу своим миром, и этот мир - его же собственный мир, с которым ему нельзя, да и незачем разделяться »⁹⁴⁵. L'air de la patrie de son enfance lui apporte l'apaisement qui favorise à son tour l'éveil du personnage à la beauté simple et authentique de la vie russe. Cette renaissance identitaire va de pair avec la naissance des sentiments amoureux, chez Lavretski, envers Lisa, symbole féminin, dans le roman, de la russité et du patriotisme intuitif (« Лизе и в голову не приходило, что она

⁹⁴⁴ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 246.

⁹⁴⁵ А.А. Григорьев, « И. С. Тургенев и его деятельность. По поводу романа "Дворянское гнездо" », op. cit., с. 324 : *Lavretski est revenu dans ses terres natales non pas pour mourir mais pour y vivre, et c'est cette vie en terre natale qui lui ouvre immédiatement son monde, ce monde qui est le sien, dont il ne peut et n'aurait aucune raison de se défaire.*

патриотка; но ей было по душе с русскими людьми; русский склад ума ее радовал; [...] »⁹⁴⁶).

Examinée dans le contexte historique général et simplement personnel qui vit l'écriture de *Nid de gentilhomme*, la tendance slavophile du roman n'étonne guère. Quoique rédigé en 1858, le *Nid de gentilhomme* fut imaginé et conçu par l'écrivain bien plus tôt, en 1856, comme en témoignent les lettres de l'écrivain, qui fait une première mention du roman dans une lettre à Panaïev, en octobre 1856⁹⁴⁷. Or, cette même période est marquée par quelques faits qui témoignent d'un état d'esprit éloigné de l'occidentalisme affirmé habituel à l'écrivain. Premièrement, lors d'un plongeon dans le milieu culturel natal long de six années, entre 1850 et 1856, Tourguéniev réapprit, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à comprendre l'essence de la vie russe et eut l'occasion de retrouver sa propre russité, qu'il avait quelque peu égarée, malgré tout, lors de ses pérégrinations à travers l'Europe dans la deuxième moitié des années 1840. C'est le même processus de retrouvailles avec sa propre identité culturelle que vit Lavretski à son retour dans les pénates natales. Deuxièmement, la conception de l'idée originale du *Nid de gentilhomme* se passait sur le fond du renouveau patriotique généralisé que vivait la société russe tout entière après la défaite de la Russie à la guerre de Crimée, la fin du régime répressif de Nicolas I^{er} et l'avènement au pouvoir d'Alexandre II, porteur d'espoirs dans les grandes réformes à venir. Tous les événements extérieurs de la vie de Tourguéniev, tant sur le plan personnel que du point de vue de son déroulement dans un contexte socio-culturel précis, aiguisaient la sensibilité de l'écrivain aux humeurs patriotiques. Il est d'ailleurs très symptomatique que le milieu et la fin des années 1850 aient été placés pour Tourguéniev sous le signe du rapprochement avec les milieux slavophiles. Dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*⁹⁴⁸, Henri Granjard parle longuement de cette phase « slavophile » dans l'évolution de la perception du monde russe de Tourguéniev. Dès ses premiers passages à Moscou en été 1850, celui-ci reprit contact avec les frères Aksakov, les chefs de file des slavophiles et ses anciens camarades d'Université. Tourguéniev se sentait un peu seul à son arrivée en Russie. La plupart de ses amis occidentalistes étaient décédés ou tout simplement avaient émigré à cette époque, et l'écrivain trouva, dans la figure des Aksakov, les personnes à la fois intelligentes, honnêtes et soucieuses, tout comme lui, de la destinée de leur pays. La famille Aksakov le soutint dans les épreuves qu'il traversa au début des années 1850,

⁹⁴⁶ Liza n'avait pas imaginé être patriote ; mais elle aimait passer du temps avec les Russes ; leur tournure d'esprit la réjouissait.

⁹⁴⁷ М.П. Алексеев, Т.П. Голованова, « Комментарии: “Дворянское гнездо” », *op. cit.*, с. 375.

⁹⁴⁸ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 221-226.

l'accueillirent à plusieurs reprises dans leur domaine familial d'Abramtsevo, lui firent rencontrer leurs « frères d'arme », c'est-à-dire les personnes – hommes de lettres et philosophes – qui partageaient leurs idées sur la Russie. « Chez les Aksakov, il retrouve Kiréevski, Samarine et Khomiakov. Tous les chefs de la première école slavophile l'intéressaient manifestement », précise Granjard son ouvrage. La proximité des idées (le destin de la Russie) et leur statut de proscrits – les chefs slavophiles étaient interdits de toute publication à la fin du règne de Nicolas I^{er}⁹⁴⁹ – rapprochaient Tourguéniev de tous ces hommes malgré leurs points de vue pourtant très différents. Ce rapprochement s'opéra en particulier entre 1853 et 1857, selon Granjard⁹⁵⁰. Cette « excursion » de Tourguéniev dans les milieux slavophiles n'eut pas pour conséquence de modifier, en fin de compte, son point de vue sur le chemin historique de la Russie et la nature véritable de l'Homme russe – au contraire, il en ressortit plus conforté que jamais dans son opinion concernant la nature profondément européenne de la civilisation russe. Dès octobre 1852, la correspondance de l'écrivain destinée aux Aksakov, que ce soit celle rédigée à l'attention des deux frères ou de leur père, est occasionnellement ponctuée par les prises de position assez fermes de sa part concernant certains points polémiques sur les différents phénomènes relatifs au monde russe, principalement au sujet de l'art⁹⁵¹, de la mentalité⁹⁵² russes ou encore des fondements de l'organisation de la société russe⁹⁵³. Néanmoins, le simple fait de ce rapprochement à ce moment précis de sa vie, témoigne du renforcement de la sympathie de l'écrivain vis-à-vis des idées de ses compatriotes slavophiles. Enfin, une autre personne aux opinions clairement slavophiles fit partie du cercle de fréquentations de Tourguéniev durant cette même période – en totale harmonie avec l'état d'esprit d'alors de l'écrivain : il s'agit de la comtesse Lambert ; cette même Elizabeth Lambert dont Granjard dit dans son livre dédié à l'influence de cette grande dame et la confidente de Tourguéniev dans la deuxième moitié des 1850 : « Si irrégulière qu'ait été leur correspondance, on ne peut se défendre de l'impression que Liza, l'héroïne de *Nid de seigneurs*, [...] doit beaucoup à la comtesse Lambert »⁹⁵⁴. Selon Henri Granjard, Lisa hérita d'Elizabeth Lambert sa caractéristique la plus importante : sa foi religieuse et sa vision très chrétienne de la vie.

Tous ces différents faits – le moment de la conception de *Nid de gentilhomme* ainsi que les différentes influences, directes et indirectes, qui façonnèrent chacune à leur façon la tonalité

⁹⁴⁹ *Ibid.*, p. 222.

⁹⁵⁰ *Ibid.*, p. 221.

⁹⁵¹ Lettre à K. Aksakov, 16 (28) octobre 1852, Spasskoïé.

⁹⁵² Lettre à K. Aksakov, 16 (28) janvier 1853, Spasskoïé.

⁹⁵³ Lettre à S. Aksakov, 25 mai (6 juin) 1856, Spasskoïé.

⁹⁵⁴ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, op. cit., p. 14.

de l'œuvre et la personnalité dont Tourguéniev dota les différents personnages de ce roman, indiquent qu'il s'agit d'un écrit appartenant à une époque autre que celle qui verra la création de *À la veille* et *Pères et fils* – une sorte de geste d'adieu à une ère révolue. Pavel Annenkov exprima en tout cas le même avis dans «Six ans de correspondance avec Ivan Tourguéniev» («Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым») : «Собственно говоря, «Дворянское гнездо» было трогательным прощанием устарелых порядков жизни, отходящих в историю, причем все высшие, идеальные их потребности и стремления выставлены в лучезарном свете, как это бывает почти всегда и с людьми и с порядками, с которыми современники расстаются навсегда»⁹⁵⁵. C'est notamment en cela que le *Nid de gentilhomme* diffère tant du roman suivant, *À la veille*, écrit par Tourguéniev seulement une année plus tard, en 1859 : se distinguant par une tonalité tout à fait différente, l'action de *À la veille* est résolument tournée, contrairement à celle de *Nid*, vers l'avenir et la recherche d'un héros moderne, plus apte à incarner son époque et à relever ses défis.

Hamlet et Don Quichotte : deux symboles empruntés

L'envie et la nécessité de parler dans ses œuvres d'un type d'hommes nouveaux et très différents des « hommes de trop », produits d'une époque idéaliste, mûrissaient dans l'esprit de Tourguéniev depuis plusieurs années déjà. La genèse de l'une de ses œuvres critiques centrale, l'article intitulé « Hamlet et Don Quichotte » est la preuve directe du cheminement progressif, et précoce, de la figure de l'« homme nouveau ». En effet, publié dans *Le Contemporain* en janvier 1860, « Hamlet et Don Quichotte » fut rédigé par lui entre février 1857 et décembre 1859⁹⁵⁶, avec beaucoup de coupures dans la rédaction : en même temps qu'il élaborait cet article, Tourguéniev rédigeait certaines de ses autres œuvres, dont notamment le *Nid de gentilhomme* (sans compter les périodes de crises de créations, relativement nombreuses chez lui à l'époque, comme nous l'avons vu plus haut). Quant à la conception de l'idée originale de l'article, elle est encore plus ancienne : les premières mentions de « Hamlet et Don Quichotte » dans la correspondance de l'écrivain remontent à octobre 1856 : « Кроме того, у меня до

⁹⁵⁵ П.В. Анненков, «Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым» // *И.С. Тургенев в воспоминаниях современников*, Том первый, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., *op.cit.*, с. 261, 262 : *En réalité, « le Nid de gentilhomme » était un adieu touchant aux anciens modes de vie qui se voyaient relégués aux oubliettes, mettant toutefois clairement en évidence toutes leurs plus hautes motivations et raisons d'être idéales, comme c'est quasi toujours le cas dès lors qu'il s'agit pour des contemporains de se séparer définitivement d'hommes ou de systèmes.*

⁹⁵⁶ Ю.Д. Левин, «Комментарии: Гамлет и Дон Кихот» // *Тургенев И.С., Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том пятый, *op.cit.*, с. 508-509.

Нового года будет готова статья под заглавием: „Гамлет и Дон-Кихот“. Если ты найдешь нужным, можешь поместить это в объявлении»⁹⁵⁷, écrivait-il à ce sujet à Ivan Panaïev, de Courtavenel.

L'élaboration et l'écriture de « Hamlet et Don Quichotte » prirent donc plusieurs années. Les experts de l'œuvre critique tourguénievienne, dont Youri Lévine, soulignent l'importance du contexte politique et général qui vit la création de cet article : « Писалась статья в период подготовки в России общественных реформ, dit Lévine dans un de ses commentaires à l'article, - а завершена была в годы революционной ситуации. Одним из наиболее актуальных вопросов в это время был вопрос о типе общественных деятелей, способных осуществить необходимые преобразования в стране [...] »⁹⁵⁸. Sentant, dès 1856, la nécessité grandissante d'arriver à représenter, dans ses œuvres, le nouveau type d'hommes, Tourguéniev accéléra particulièrement sa réflexion à ce sujet – et donc l'écriture de « Hamlet et Don Quichotte » – deux ans plus tard, alors que toutes les têtes pensantes étaient en train de s'exprimer à ce sujet : en 1858, Nikolaï Tchernychevski, pour ne prendre que son exemple, rédigea, à la suite de la parution d'« Assia » en janvier 1858, un article sous un titre très évocateur « L'Homme russe au rendez-vous » (« Русский человек на rendez-vous »). Tout en analysant l'œuvre dans son intégralité, Tchernychevski concentrait tout particulièrement son attention sur la personnalité quelques peu obsolète du personnage principal – une personne faible et sans objectif bien réel à atteindre. « [...] в том и состоит грустное достоинство [...] повести, что характер героя верен нашему обществу »⁹⁵⁹, finit remarquer Tchernychevski dans son analyse du comportement de N.N., tout en concluant que celui-ci représentait, en fait, une figure tout à fait typique de son temps – une véritable tragédie pour une Russie qui vit à la veille de bouleversements socio-politique importants qui nécessitent l'intervention des personnes plus actives et plus courageuses. L'article de Tchernychevski ouvrait pour ainsi dire la polémique concernant la différence entre les « hommes de trop » et les « hommes nouveaux », à laquelle Tourguéniev entendait de toute évidence bien prendre part.

⁹⁵⁷ Lettre à I. Panaïev, 3 (15) octobre 1856, Courtavenel : *De plus, mon article intitulé « Hamlet et Don Quichotte » sera prêt avant le Nouvel an. Si tu l'estimes nécessaire, tu peux insérer cela dans l'annonce.*

⁹⁵⁸ *L'article était en cours de rédaction au moment de l'élaboration des réformes sociales en Russie et il fut terminé durant la période révolutionnaire. Une des questions les plus actuelles à l'époque était celle concernant le type des acteurs sociaux capables de mettre en œuvre les transformations nécessaires au pays [...].*

⁹⁵⁹ Н.Г. Чернышевский, « Русский человек на rendez-vous, Размышления по прочтении повести г. Тургенева "Ася" » // Н.Г. Чернышевский, *Собрание сочинений в пяти томах*, Том 3: Литературная критика, Москва, "Правда", 1974, с. 205 : [...] *le triste mérite de la nouvelle est de présenter un héros dont le caractère est fidèle à notre société.*

En tout cas, le contenu de « Hamlet et Don Quichotte » va précisément dans ce même sens. À travers deux figures très emblématiques de la littérature européenne Tourguéniev lance, dans son article, une réflexion sur la nature humaine. Pour ce faire, il s'appuie sur ses deux symboles littéraires qu'il arrive à envisager totalement en dehors de leur contexte et les érige en deux types d'Homme diamétralement opposés : « Нам показалось, что в этих двух типах воплощены две коренные, противоположные особенности человеческой природы — оба конца той оси, на которой она вертится »⁹⁶⁰. Hamlet incarne, selon Tourguéniev, une personnalité sceptique, qui incline à une auto-analyse permanente et égoïste par nature puisqu'il est continuellement préoccupé par sa seule personne et bloqué dans son inaction, alors que Don Quichotte, malgré le ridicule apparent de sa personne, présente les qualités indispensables pour faire évoluer les choses. Ces qualités sont la foi, l'énergie, le courage, le sens de l'abnégation et une solide compréhension des valeurs de son pays.

L'« homme nouveau » russe est... un Bulgare ?

Après avoir esquissé sa vision du profil d'un « homme nouveau » de façon générale et théorique, Tourguéniev ne tarda pas à tenter d'incarner ce même profil dans une œuvre littéraire : c'est dans cette visée que fut écrit le roman *À la veille*. « В основание моей повести положена мысль о необходимости сознательно-героических натур [...] для того, чтобы дело продвинулось вперед »⁹⁶¹, écrivait-il à Ivan Aksakov dans une lettre écrite en novembre 1859, dans laquelle il annonçait la fin du travail sur le roman. Le travail de réflexion sur les traits à former dans le but de pouvoir se constituer en un véritable pilier des transformations en cours dans la société russe avait fini par aboutir en un résultat. En effet, après avoir d'abord senti, de façon intuitive, la nécessité de travailler dans ce sens (ce qui se concrétisa dans les premières ébauches du projet de « Hamlet et Don Quichotte » et de *À la veille*⁹⁶²), après avoir laissé cette intuition mûrir durant quelques années avant de lui voir prendre une forme plus concrète, Tourguéniev s'attela au travail. Un obstacle se dressa devant lui cependant, l'empêchant de mettre au point une œuvre à part entière, réaliste et authentique. En effet, en mettant au point ses œuvres littéraires, il partait toujours – les habitudes de jeunesse et les

⁹⁶⁰ *Il nous a semblé que ces deux types incarnaient deux caractéristiques antinomiques de la nature humaine, les deux bouts de cet axe autour duquel elle tourne.*

⁹⁶¹ Lettre à I. Aksakov, 13 (25) novembre 1859, Spasskoïé : *A la base de ma nouvelle, il y a l'idée de la nécessité des natures consciemment héroïques [...] afin de faire avancer l'affaire.*

⁹⁶² А.И. Батюто, И.А. Битюгова, А.П. Могилянский, Л.И. Ровнякова, « Комментарии : И.С. Тургенев, Накануне »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том девятый, *op.cit.*, с. 429.

enseignements de l'« école naturelle » étant vivaces – d'une figure concrète. Or, pour incarner un « homme nouveau » dans son œuvre, il lui manquait de la matière vivante, celle qu'il puisait habituellement dans la vie réelle. Dans l'introduction au recueil complet de ses romans édité en 1880, Tourguéniev se souvient ainsi du dilemme qui se présenta à lui à ce stade du travail : « Фигура главной героини, Елены, тогда еще нового типа в русской жизни, довольно ясно обрисовывалась в моем воображении; но недоставало героя, такого лица, которому Елена, при ее еще смутном, хотя сильном стремлении к свободе, могла предаться »⁹⁶³. Dans cette même introduction, il livre le récit de la façon dont il parvint à résoudre ce problème et trouva la matière qui l'inspira pour créer le personnage d'Insarov, un révolutionnaire bulgare, le Don Quichotte par excellence totalement dévoué à la noble cause de la libération de sa patrie. L'idée lui fut suggérée par son ami et voisin de vingt-cinq ans Vassili Karateïev. Celui-ci s'était engagé dans l'armée lors de la campagne de Crimée, et avant de partir à la guerre, il avait laissé à Tourguéniev un cahier qui contenait une nouvelle dont les grands traits servirent de base à *À la veille*. La nouvelle de Karateïev portait un caractère quelque peu inachevé et nécessitait un remaniement substantiel mais, en la parcourant, Tourguéniev comprit que, sous les traits du personnage principal, son ami présentait le type qu'il recherchait : « Прочтя тетрадку Каратеева, я невольно воскликнул: «Вот тот герой, которого я искал!»⁹⁶⁴. L'écrivain fit part de sa découverte au jeune auteur qui lui donna sa bénédiction pour utiliser la nouvelle selon son meilleur entendement, ce que Tourguéniev fit : n'ayant pas pu faire publier l'œuvre maladroite et très imparfaite de Karateïev, il choisit d'emprunter à celle-ci quelques traits parmi les plus saillants, d'autant plus que le jeune écrivain ne revint jamais de la guerre – il s'agissait donc de l'unique façon pour lui de tenir sa parole et permettre à l'œuvre de prendre vie. C'est ainsi qu'*À la veille* naquit, en avril 1859, avec, au centre, la figure de Dimitri Insarov.

Comment est-il donc cet « homme nouveau » que Tourguéniev érigea, après de longues années de recherches et d'observations, au rang de héros des temps modernes ? Insarov est jeune – au moment du récit, il est âgé de vingt-cinq ans, issu d'une famille de commerçants aisés, orphelin depuis l'âge de sept ans, les parents d'Insarov ayant été tués dans des circonstances dramatiques : sa mère avait été enlevée et assassinée par un agha turc et son père

⁹⁶³ И.С. Тургенев, « Предисловие к романам »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том девятый, *op.cit.*, с. 393 : *La figure de l'héroïne principale, Elena, un type encore inédit dans la vie russe, s'était assez clairement esquissée dans mon imagination ; mais il manquait un héros, un personnage auquel Elena, avec son penchant encore vague mais tenace pour la liberté, pouvait se livrer.*

⁹⁶⁴ *Ibid.* : *Après avoir lu le cahier de Karateïev, je me suis écrié malgré moi : « Le voilà le héros que je cherchais ! »*

exécuté après avoir tenté de venger sa défunte épouse. Insarov est une personne droite, il parle peu (« Он тоже в своем роде молчальник »⁹⁶⁵, décrit Berséniev son ami à Elena) et est très têtu. « Он ужасно упрям »⁹⁶⁶, continue son récit Berséniev, trait dont Insarov fait preuve en effet à plusieurs reprises dans le roman – il persévère en tout, qu’il s’agisse simplement du rangement de sa chambre (« Особенно долго возился он с письменным столом, который никак не хотел поместиться в назначенный для него простенок; но Инсаров с свойственной ему молчаливою настойчивостью, добился своего »⁹⁶⁷) ou d’assurer le salut de sa patrie : « У него одна мысль: освобождение его родины »⁹⁶⁸, cite Berséniev parmi les premières caractéristiques d’Insarov. Ce dernier objectif occupe d’ailleurs tout l’être d’Insarov : au nom de la libération de son pays, il est prêt à consentir à tout sacrifice, à renoncer au confort et à son propre bien-être, à courir toutes sortes de dangers, à faire le sacrifice de sa santé. C’est aussi pour mieux se préparer à sa noble tâche qu’Insarov s’installe à Moscou, le temps d’y faire des études. Et il faut dire que ses centres d’intérêt sont des plus variés et que ses journées sont extrêmement remplies, Insarov étant attentif à la discipline, à en juger par le passage suivant qui raconte la manière dont il organise son séjour estival à la campagne, chez Berséniev :

На второй день после своего переселения Инсаров встал в четыре часа утра, обегал почти всё Кунцево, искупался в реке, выпил стакан холодного молока и принялся за работу; а работы у него было немало: он учился и русской истории, и праву, и политической экономии, переводил болгарские песни и летописи, собирал материалы о восточном вопросе, составлял русскую грамматику для болгар, болгарскую для русских.⁹⁶⁹

Outre cette diversité d’intérêt, Insarov est également une personne fière et indépendante, et bien plus encore, selon le même Berséniev : « Это железный человек. И в то же время, вы увидите, в нем есть что-то детское, искреннее, при всей его сосредоточенности и даже скрытности. Правда, его искренность — не наша дрянная искренность, искренность людей, которым скрывать решительно нечего... »⁹⁷⁰.

⁹⁶⁵ *Il est taciturne, lui aussi, dans son genre.*

⁹⁶⁶ *Il est incroyablement obstiné.*

⁹⁶⁷ *Il se donna un mal tout particulier pour sa table de travail qui s’obstinait à ne pas se caser dans l’emplacement qu’il lui destinait, entre deux fenêtres ; mais avec son acharnement coutumier, Insarov finit par arriver à ses fins.*

⁹⁶⁸ *Il n’a qu’une idée : la libération de sa patrie.*

⁹⁶⁹ *Le lendemain de son déménagement, Insarov se leva à quatre heures du matin, parcourut presque toute la commune de Kountsevo, prit un bain dans la rivière, but un verre de lait froid et se mit au travail ; et le travail ne lui manquait pas : il étudiait à la fois l’histoire russe, le droit et l’économie politique, il traduisit des chansons et des chroniques bulgares, rassemblait des matériaux sur la question de l’Orient, composait une grammaire russe à l’usage des Bulgares et une grammaire bulgare à l’usage des Russes.*

⁹⁷⁰ *C’est un homme de fer. Et en même temps, vous verrez, il y a en lui quelques chose d’enfantin, de sincère, malgré tout ce qu’il de concentré et même de secret. Sa sincérité, il est vrai, n’a rien à voir avec notre sincérité de camelote, cette sincérité des gens qui n’ont rigoureusement rien à cacher.*

La description donnée par Berséniev – et par l’auteur – à la personnalité d’Insarov est extrêmement riche et campe une personne forte, simple, un peu naïve, passionnée. Il n’est pas étonnant qu’Elena, elle-même une jeune femme pas comme les autres, dans son intelligence simple et son caractère altruiste, finit par s’éprendre d’Insarov – les autres jeunes gens du roman (Berséniev et Choubine) affichent, à côté du jeune révolutionnaire, des figures pâles et sans réelle consistance.

Nous venons d’énumérer les différentes facettes de la personnalité d’Insarov, le « personnage héroïque et conscient » si longtemps médité par l’auteur de *À la veille*, à part une seule de ses caractéristiques, pourtant majeure : Insarov n’est pas un Russe ! L’« homme nouveau » de Tourguéniev est en effet un Bulgare. « Между тогдашними русскими такого еще не было »⁹⁷¹, se justifiait Tourguéniev de son choix en 1880, dans la préface à l’édition de ses romans. « Отчего он не русский? Нет, он не мог быть русским »⁹⁷², se fait remarquer Elena à elle-même alors qu’elle est en train de se rendre compte de ses propres sentiments envers le Bulgare. Insarov, authentique, entier et passionné lui paraît extraordinaire ; tous les autres perdent de leur éclat à ses côtés – Berséniev, quoique plus érudit qu’Insarov, lui semble « tout petit » comparé à lui, l’entourage d’Elena lui paraît d’un seul coup corrompu par le mensonge.

En proie à ses sentiments Elena pourrait être soupçonnée de jeter sur le jeune homme un regard subjectif. Mais qu’est-ce qui rend Insarov spécial aux yeux de l’auteur qui – faut-il le rappeler – fit incarner dans le Bulgare la personne appelée à relever les défis du présent et à façonner l’avenir ? Qu’est-ce qui le différencie de ses acolytes russes ?

Bien sûr, en véritable homme du Sud, Insarov arbore un physique très différent des Russes. Maigre, noueux, la poitrine rentrante et les bras anguleux, au visage particulièrement expressif : « [...] черты лица имел он резкие, нос с горбиной, иссиня-черные прямые волосы, небольшой лоб, небольшие, пристально глядевшие, углубленные глаза, густые брови; когда он улыбался, прекрасные белые зубы показывались на миг из-под тонких, жестких, слишком отчетливо очерченных губ »⁹⁷³. Une autre spécificité physique d’Insarov qui trahit ses origines non-russes consist en un timbre de voix particulier : « [...] его гортанный, впрочем приятный голос звучал чем-то нерусским »⁹⁷⁴, précise le texte – malgré la maîtrise

⁹⁷¹ И.С. Тургенев, « Предисловие к романам », *op. cit.*, с. 393 : *Parmi les Russes de l’époque, il était inédit.*

⁹⁷² *Pourquoi n’est-il pas russe ? Mais non, il ne pourrait pas l’être.*

⁹⁷³ [...] *il avait des traits accusés, un nez brusqué, des cheveux raides d’un noir bleuté, un front petit, de petits yeux enfoncés au regard attentif, des sourcils épais ; quand il souriait, de magnifiques dents blanches étincelaient un instant entre ses lèvres minces, dures, au contour trop nettement marqué.*

⁹⁷⁴ [...] *le timbre guttural de sa voix, agréable au demeurant, avait un je-ne-sais-quoi de non russe.*

parfaite de la langue russe dont Insarov faisait preuve ; il parle par ailleurs cette langue depuis son enfance passée à Odessa, chez sa tante. Les habitudes vestimentaires d'Insarov ne comportent rien de particulier : de revenu modeste, tendant à l'ascétisme, le Bulgare s'habille humblement et proprement. Seuls quelques détails de sa toilette trahissent, par moments, ses origines, comme cette casquette un peu trop originale qui suscita l'enthousiasme extrême de Choubine (« У Инсарова оказался довольно странный, ушастый картуз, от которого Шубин пришел в не совсем естественный восторг »⁹⁷⁵).

Quelques particularités du comportement et du tempérament d'Insarov semblent étrangers à la nature russe également. Son extrême politesse saute aux yeux : « Инсаров проводил его до двери с любезною, в России мало употребительною вежливостью [...] »⁹⁷⁶, précise l'auteur à ce sujet, et son sens de discipline est bien trop rigoureux pour un Russe. La passion dont Insarov fait preuve dans tout ce qu'il fait prend des allures assez exagérées pour trancher avec l'attitude de ses camarades russes. Sa soif frénétique de science, le courage calme et menaçant dont il fait preuve lors de la confrontation avec les officiers allemands ivres à Tsaritsino, mais surtout l'amour sans limite qu'il nourrit pour sa patrie et dont seul le nom éveille chez Insarov une agitation passionnée – tout semble trahir une nature non russe chez lui :

От песен Берсенев перешел к современному положению Болгарии, и тут он впервые заметил, какая совершалась перемена в Инсарове при одном упоминании его родины: не то чтобы лицо его разгоралось или голос возвышался — нет! но всё существо его как будто крепло и стремилось вперед, очертание губ обозначалось резче и неумолимее, а в глубине глаз зажигался какой-то глухой, неугасимый огонь.⁹⁷⁷

C'est cette même flamme, indispensable chez un homme désireux de faire avancer les choses dans son pays, que Tourguéniev ne réussit sans doute pas à observer chez ses compatriotes puisqu'il ne trouva pas, parmi eux, de type fournissant la matière nécessaire pour élaborer la figure de l'« homme nouveau ». Peut-être les Russes manquaient-ils d'un objectif suffisamment noble pour éveiller chez eux cette passion dévorante pour leur pays et leur faire oublier jusqu'à leurs propres sécurité et confort ? Insarov, lui, développa son sens de l'abnégation et de

⁹⁷⁵ *Insarov s'est révélé possesseur d'une assez curieuse casquette à oreillette qui remplit Choubine d'un enthousiasme un peu suspect.*

⁹⁷⁶ *Insarov le raccompagna jusqu'à la porte avec une déférence aimable, peu usitée en Russie [...].*

⁹⁷⁷ *Des chansons, Berséniev passa à la situation actuelle de la Bulgarie et remarqua alors pour la première fois quel changement survenait à la seule mention de sa patrie : non que son visage s'échauffât ou que le ton de sa voix monta, mais tout son être semblait se durcir et se projeter vers l'avant, le contour de ses lèvres devenait plus ferme et plus impitoyable, et tout au fond de ses yeux s'allumait une flamme voilée, inextinguible.*

l'autosacrifice – en vrai Don Quichotte des temps modernes – dans un contexte historique difficile pour son pays. Qui sait si, né à un autre et plus heureux moment de l'histoire, Insarov aurait fait preuve d'autant de caractère et de belle force ? Oui, Tourguéniev fait endosser à un Autre le rôle de héros des temps modernes, mais le choix de l'auteur est bien plus symbolique et lourd de sens qu'il n'y paraît au premier regard. Premièrement, le choix de nationalité de son héros est tout sauf fortuit et en tout cas n'est pas anodin. Bien sûr, le choix du contexte historique pour son roman, dont l'action débute en été 1853, à quelques mois à peine du début de la guerre de Crimée, et au moment où les tensions dans les Balkans devenaient de plus en plus sensibles, rend la décision de l'auteur logique et légitime. Cependant, ce choix est loin de représenter le seul et l'unique facteur qui avait influencé cette décision, selon nous. Si on se réfère à la vision du monde de Tourguéniev du point de vue de la répartition de l'Europe – au sens large du terme – en civilisations déclinantes et en civilisations porteuses d'avenir, comme nous avons eu l'occasion d'en parler dans un des chapitres précédents (« Chapitre IV : L'Âme russe vue de loin »), il apparaît que la Bulgarie tombe dans la seconde catégorie, tout comme la Russie. Le destin des deux pays devait dans ce cas sembler très proche à Tourguéniev, chacun d'entre eux devant faire face à un défi majeur de son histoire : Bulgarie devait se libérer du joug ottoman tandis que la Russie se préparait quant à elle à entrer dans une toute nouvelle phase de son histoire – se libérer des liens du passé en abolissant le droit de servage. Ce sens, implicite, ne fait aucun doute : dans une lettre écrite plusieurs années plus tard, en 1871, et adressée à Ludwig Friedländer, Tourguéniev confia le sens qu'il chercha à cacher dans le titre du roman *À la veille* : « Повесть „Накануне“ была так названа больше по времени ее появления (1860 — последний год перед освобождением крестьян)... В России начиналась новая эпоха — и такие фигуры, как Елена, Инсаров, являются провозвестниками того, что пришло позже»⁹⁷⁸. À la lumière de cette explication, *À la veille* se présente comme l'expression de l'espoir formulé par l'écrivain au sujet des changements à venir pour toute la société russe, un souhait de sa part de voir émerger, au sein de celle-ci, une génération de jeunes gens énergiques, dévoués à leur pays et d'une grande et belle force morale.

C'est dans le sillage de *À la veille* qu'il faut examiner le roman suivant et le personnage central de celui-ci, Evguéni Bazarov.

⁹⁷⁸ Lettre à L. Friedländer, 25 décembre 1870 (6 janvier 1871), Londres : *La nouvelle « à la Veille » doit surtout son titre à la période de sa parution (1860, c'est-à-dire la dernière année avant la libération de la paysannerie)... Une nouvelle époque commençait en Russie et des figures comme Elena ou Insarov étaient annonciatrices de ce qui allait se produire plus tard.*

Bazarov : une nouvelle incarnation de l'Homme nouveau et Don Quichotte hamlétisé

Après avoir terminé *À la veille* et fait les démarches nécessaires à sa publication, qui eut lieu en 1860 dans le magazine *Le Messager russe* (la rupture de l'écrivain avec *Le Contemporain* était déjà effective à cette époque), Tourguéniev continua à méditer sur l'« homme nouveau », tâchant de trouver sa trace dans la réalité russe cette fois. L'idée principale qui se trouve à la base de *Pères et fils* se mit à germer dans son esprit en été 1860, ainsi qu'en témoignent les lettres de l'écrivain de cette période⁹⁷⁹, mais il ne se mit au travail qu'en novembre 1860 pour terminer le roman, dans sa toute première et presque définitive version, en été 1861. Après de longs mois de corrections et d'ajustements, *Pères et fils* parut dans *Le Messager russe*, en février 1862, suscitant une avalanche de critiques, de commentaires, d'éloges et de blâmes. En cause : la personnalité complexe et controversée de Bazarov, le plus grand nihiliste de l'histoire littéraire russe que Tourguéniev opposa, dans le roman, à tous les autres personnages sans exception et en particulier à ceux qui incarnaient la vieille génération des « hommes de trop », et notamment les frères Piotr et Pavel Kirsanov, la confrontation dont tire son sens le titre du roman. Le thème de la rencontre de deux générations se révéla particulièrement actuel, ainsi qu'on pourrait s'y attendre : *Pères et fils* était lu dans tous les salons littéraires des deux capitales russes et fit l'objet d'articles critiques d'absolument tous les magazines littéraires du pays. Toutes les grandes plumes russes crurent indispensable de dédier quelques lignes à l'ouvrage – entre autres, Dostoïevski, Tchernychevski, Herzen, Pissarev, Tolstoï, Aksakov⁹⁸⁰.

Nous ne chercherons pas, dans le cadre de ce travail, à nous livrer à l'analyse des différentes opinions qui furent exprimées, jusqu'à nos jours, au sujet de la personnalité de Bazarov, tout comme nous ne nous chercherons pas à rendre un compte exhaustif de sa figure: d'un côté, ces deux questions représentent un sujet bien trop vaste (elles firent déjà l'objet plus d'un fois d'études très fouillées⁹⁸¹), et de l'autre côté, examiner cette question en détail détournerait notre attention de l'objet principal de cette recherche. Ce qui nous tenterons de

⁹⁷⁹ А.И. Батюго, « Комментарий : И.С. Тургенев, Отцы и дети »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том седьмой, *op.cit.*, с. 416.

⁹⁸⁰ *Ibid.*, с. 435.

⁹⁸¹ П. Орловский, «Базаров и Санин. Два нигилизма»// *Литературный распад*, Санкт-Петербург, Книгоиздательство "EOS", 1909; Д.Н. Овсяннико-Куликовский, «Базаров как отрицатель и как общественно-психологический и национальный тип» // *Роман И.С.Тургенева "Отцы и дети" в русской критике*, сост., вступ. ст. и коммент. И.Н. Сухих, Ленинград, Изд-во Ленингр. ун-та, 1986; Н.Н. Страхов, «Базаров, как тип цельного русского человека»// *Иван Сергеевич Тургенев. Его жизнь и сочинения*, сост. В. Покровский, Москва, Типография Г. Лиснера и Д. Собко, 1910, с. 321-327, etc.

faire, en revanche, c'est de mettre en avant les facettes de la personnalité de Bazarov qui rapprochent ou qui, au contraire, différencient l'« homme nouveau » de son prédécesseur bulgare et de l'archétype du héros des temps modernes dont Tourguéniev avait saisi les contours dans « Hamlet et Don Quichotte ».

Souvenons-nous : d'après ce dernier article, le héros de la modernité est avant tout mu par sa foi en une idée suprême et qu'il a faite sienne au point de lui consacrer son être tout entier et de consentir à tous les sacrifices pour la voir triompher. En cela, le héros des temps modernes que Tourguéniev présente à travers la très symbolique figure de Don Quichotte s'oppose à l'égoïsme de l'« homme de trop », ce Hamlet sans foi et éternel sceptique. Entre ces deux points extrêmes du baromètre de la nature humaine que Tourguéniev décrit dans « Hamlet et Don Quichotte », la personnalité d'Inсарov se situait, selon toute vraisemblance et à la lumière des points les plus saillants de son portrait repris ci-dessus, résolument du côté de l'*hidalgo* de la Manche : animé par une foi inébranlable en la cause qu'il défend – le salut de son pays – et prêt à renoncer à tout pour y parvenir, modeste, droit et sincère, fort, la figure d'Inсарov semble s'inscrire sinon parfaitement, du moins aussi bien que possible, dans l'image du héros moderne dressée par Tourguéniev dans son article. Concernant Bazarov, il paraît difficile, à première vue, de le « ranger » dans une catégorie ou dans l'autre.

D'un côté, Bazarov présente un certain nombre de similitudes avec Inсарov. D'origine modeste (il est fils d'un médecin), Bazarov, tout comme Inсарov, est d'une certaine façon le produit de ses propres efforts : il s'investit corps et âme dans les études, dans lesquelles il mise avant tout sur la rigueur et la discipline. Tout comme le Bulgare, Bazarov est une personne énergique. Plus haut, nous avons vu la façon dont Inсарov organise son séjour à la campagne ; arrivé dans le domaine familial des Kirsanov, Bazarov se montre non moins actif que son prédécesseur bulgare : il se lève tôt, parcourt en peu de temps la propriété tout entière et se dirige vers l'étang le plus proche pour attraper des grenouilles – le matériel nécessaire pour ses expérimentations scientifiques. Car, contrairement à Inсарov, le Russe se destine avant tout à la médecine et aux sciences (on notera cette première différence entre les deux personnages). Comme Inсарov, Bazarov est une personne très droite et très directe dans ses jugements. Cependant, la droiture des deux personnages est de nature différente. Inсарov ne juge personne ; taciturne, il réserve ses éventuelles opinions pour lui et de plus, dans la mesure où tout son être est constamment dédié à son objectif suprême, il évite de se disperser en faisant, ne fût-ce que pour lui, des considérations inutiles. Bazarov est plus loquace, sans être inutilement bavard cependant ; il est plus prompt à juger les gens qui l'entourent et n'hésite pas à exprimer son opinion à leur sujet en leur présence. Cependant, toutes ces petites différences : la plus grande

propension de Bazarov aux sciences exactes comparé à Insarov, son côté plus réservé et plus concentré – ne représentent que des points de dissemblance somme toute mineurs dans l'ensemble. Car s'il existe un trait qui différencie vraiment les deux personnages, c'est leur foi. Insarov, nous l'avons vu, croit passionnément et presque aveuglément à sa cause à laquelle il s'adonne tout entier. Bazarov, quant à lui, en bon nihiliste, ne croit en rien, ce qui fait de lui, en principe, le simple opposé du Bulgare, tout comme ce trait fondamental l'éloigne autant que possible du type du héros des temps modernes esquissé par Tourguéniev dans « Hamlet et Don Quichotte ». La passion et l'enthousiasme d'Insarov pour sa cause rend celle-ci sympathique à tous ceux à qui il a l'occasion d'en parler – tout comme Don Quichotte, Insarov est potentiellement capable de mener les foules derrière lui (ce qu'il fait par ailleurs : ce n'est pas pour rien que le Bulgare est souvent sollicité par ses compatriotes en tant que médiateur lors de litiges). Bazarov attire sur lui l'attention de tous ceux qui l'entourent, lui aussi : mais cette sympathie, qui ressemble davantage à de la curiosité, dure rarement, tant le scepticisme et même parfois le mépris du jeune médecin envers les autres sont manifestes.

Est-ce que ceci signifie que le personnage de Bazarov se rapproche plutôt de la figure de Hamlet que Tourguéniev chargea, symboliquement, à incarner le type même de la personne des temps anciens ? La réponse est : pas du tout. Bazarov est un homme pratique, un homme qui ne connaît pas les tourments de l'autoanalyse ; il n'agit pas en égoïste, pas plus qu'en altruiste pur et simple. Bazarov ne possède pas grand-chose en commun avec les « hommes de trop », sa différence par rapport aux représentants de cette ancienne génération est flagrante ; aussi n'est-il pas porteur de seuls quelques prémices des « hommes nouveaux ». Comme le formule de façon très judicieuse, selon nous, Youri Mann, dans son article « Bazarov et les autres » (« Базаров и другие »)⁹⁸², tout en acceptant la difficulté de situer la personnalité de Bazarov selon l'échelle tourguénievienne décrite dans « Hamlet et Don Quichotte » :

Если хотите, это *гамлетизирующий Дон Кихот* – сочетание парадоксальное [...]. Понадобились необычайные обстоятельства, чтобы его вызвать. Как аномалия стрелки компаса указывает на приближение к магнитному полю, так и смещение устойчивых, освященных мировой традицией психологических категорий говорит о том, что тургеневский герой времени, «человек дела», вступил в полосу кризиса.⁹⁸³

⁹⁸² Ю.В. Манн, « Базаров и другие »// Манн Ю.В., *Тургенев и другие*, Российский государственный гуманитарный университет, Москва, 2008, с. 59.

⁹⁸³ *Ibid.* : *Si vous voulez, c'est un Don Quichotte Hamletisé, une association paradoxale [...]. Il a fallu des circonstances extraordinaires pour le faire naître. Comme l'anomalie de l'aiguille d'une boussole annonce que l'on se rapproche d'un champ magnétique, la confusion de catégories psychologiques stables, consacrées par la tradition mondiale, révèle que le héros tourguénievien de l'époque, « l'homme de l'action », était entré en période de crise.*

D'où, estime Mann, l'impression que Bazarov ne vit pas mais passe son temps à se préparer à vivre et à accomplir des grandes choses : « [...] кто в романе действительно находится «накануне» дела – так это Базаров. На протяжении многих глав он не живет, а жительствоует, подчиняясь случаю. Остановиться у Кирсановых? Отчего и не пожить у них [...]? Поехать в город? Тоже можно [...] »⁹⁸⁴. Ni « homme de trop », ni homme des temps modernes, Bazarov représente le type d'une génération intermédiaire. Sa personnalité est certes progressiste par rapport à celle des autres personnages des *Pères et fils*, mais les « progrès » qu'on lui constate ne sont pas encore suffisants. En avril 1862, Tourguéniev écrivait à sujet de ce personnage à Konstantin Sloutchevski :

Я хотел сделать из него лицо трагическое [...]. Он честен, правдив, демократ до конца ногтей [...]. Смерть Базарова [...] должна была, по-моему, наложить последнюю черту на его трагическую фигуру. А Ваши молодые люди и ее находят случайной! [...] Мне мечталась фигура сумрачная, дикая, большая, до половины выросшая из почвы, сильная, злобная, честная – и все-таки обреченная на погибель – потому, что она все-таки стоит еще в преддверии будущего [...].⁹⁸⁵

Lavretski, Insarov, Bazarov, ces trois personnages emblématiques des romans tourguéniens écrits entre 1856 et 1863, sont des figures aussi marquantes qu'éphémères, car chacun d'entre eux représente une variation évoluée du type de l'« homme nouveau » dont l'élaboration tint une place centrale dans l'œuvre de Tourguéniev de cette période. Annenkov ne qualifiait pas pour rien le *Nid de gentilhomme* de geste d'adieu⁹⁸⁶, de la part de l'écrivain, à son univers littéraire passé. Quant à Insarov et à Bazarov, la mort insensée que Tourguéniev fait subir à ses deux personnages est très symbolique de son point de vue quant à la pérennité de telles figures : le premier meurt à Venise, avant même d'atteindre le rivage natal auquel il avait pourtant tant aspiré tout au long du roman, tandis le second succombe à une maladie imprudemment contractée alors qu'il soignait un malade. Refusant à ces deux personnages un destin grand et héroïque, Tourguéniev refuse de mettre le point final à ses recherches de l'« homme nouveau ». Celles-ci vont perdurer jusqu'à la fin de ses jours d'ailleurs, comme on le verra.

⁹⁸⁴ *Ibid.*, c. 53 : [...] celui qui, dans le roman, se trouve vraiment « à la veille » de l'affaire, c'est Bazarov. Durant de nombreux chapitres, il ne vit pas, mais plutôt il demeure, bercé par le hasard. Va-t-il rester chez les Kirsanov ? Pour quoi ne pas vivre encore un peu chez eux [...] ? Aller en ville ? C'est possible aussi [...].

⁹⁸⁵ Lettre à K. Sloutchevski, 14 (26) avril 1862, Paris : J'ai voulu en faire un personnage tragique [...]. Il est honnête, juste, démocrate jusqu'au bout des ongles [...]. La mort de Bazarov [...] devait, à mon avis, mettre la touche finale à sa figure tragique. Et vos jeunes la considèrent comme le fait du hasard ! [...] J'avais rêvé d'une figure nébuleuse, sauvage, grande, pour moitié provenant du terroir, forte, méchante, honnête, et malgré tout condamnée à disparaître parce qu'elle est tout de même en avance sur son temps [...].

⁹⁸⁶ П.В. Анненков, «Шесть лет переписки с И.С.Тургеневым (1856-1862)», *op. cit.*, c. 401.

L'élaboration de ces trois types différents avait pourtant pris beaucoup de place dans la production littéraire de Tourguéniev entre 1856 et 1863, réduisant par là même l'espace que l'écrivain avait réservé à la représentation de l'Autre. Il s'agit d'une répartition des rôles assez symbolique, lorsqu'on y pense en termes de circonstances de vie de Tourguéniev durant cette période. En cultivant, l'une après l'autre, la figure de l'Homme russe nouveau dans ses différentes incarnations, en phase avec l'évolution de la société russe de l'époque, Tourguéniev parvenait à rester en contact avec son milieu naturel, avec la russité, dans un contexte de va-et-vient incessant et souvent pénible pour lui.

Au milieu de ses expérimentations créatrices, une certaine partie de l'univers littéraire fut tout de même réservée par l'écrivain à la représentation de l'Ailleurs et de l'Autre dont les particularités nous allons examiner à présent.

La ville de malheurs contre l'Ailleurs magnifié : les étendues de l'Europe littéraire de Tourguéniev

Concernant la représentation de l'altérité, le changement le plus notable qui s'opéra dans les œuvres de Tourguéniev qui virent le jour entre 1856 et 1863, consiste dans l'élargissement de l'espace réservé par l'écrivain au lieu où se déroule l'action de ses écrits.

Par le passé, nous avons déjà eu l'occasion de voir – et à plusieurs reprises – les personnages tourguénieviens évoluer en dehors de la Russie. Dans *Steno* déjà, écrit pourtant plus de vingt ans plus tôt, Tourguéniev choisit de placer l'action de son drame versifié à Rome, en Italie. La plume naïve et l'œil inexpérimenté du jeune auteur faillirent alors à mettre en scène d'une manière suffisamment convaincante un pays qu'il n'avait jamais visité et dont il se faisait une représentation très livresque. Son Italie ne comportait – le Colisée et les passions exacerbées des personnages mis à part – aucune dimension culturelle et ne renvoyait à aucune réalité culturellement plausible. Après *Sténo*, Tourguéniev se hasarda pourtant souvent à placer ses personnages dans un cadre non-russe et il faut dire que, fort de sa première expérience littéraire ainsi que de celle de nombreux voyages à travers l'Europe, il le faisait avec beaucoup de prudence et donc avec plus de conviction : dans les chapitres précédents, nous avons eu l'occasion d'examiner la façon dont il procéda pour représenter d'autres pays dans ses œuvres – l'Espagne dans la pièce *L'Imprudence*, l'Italie dans *Un soir à Sorrente* et « Trois rencontres », la ville de Paris dans « Deux amis ». Concernant ce dernier récit, on rappellera que le rôle de l'Ailleurs y est assez important : Paris s'y dresse en capitale du superficiel, un lieu de perdition par excellence, peuplé d'êtres bizarres, nonchalants et surtout très différents – un endroit parfait

pour y faire mourir l'« homme de trop » qu'était Viazovnine. Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si Tourguéniev y fit périr un autre de ces « hommes de trop » - le plus représentatif et le plus abouti de tous, d'ailleurs – Dimitri Roudine. Contrairement à son « prédécesseur », tué au cours d'un duel absurde, Roudine succombe à une balle d'un tireur de Vincennes sur les barricades parisiennes en 1848 : une mort certes plus héroïque mais tout aussi insensée que celle de Viazovnine. Tourguéniev, qui avait vécu une des plus grandes déceptions idéologique de sa vie, selon ses biographes⁹⁸⁷, en observant sur place les événements de 1848, en voulait-il à ce point aux Français d'avoir détruit ses idéaux démocratiques pour faire dépérir plusieurs de ses personnages dans leur capitale ?

La question reste ouverte. En particulier compte tenu du fait que le statut de lieu de perdition suivit Paris dans les œuvres de Tourguéniev durant plusieurs années encore. Parmi les romans et les nouvelles écrits entre 1856 1863, l'action d'une des œuvres, celle du *Nid de gentilhomme* se déroule – très partiellement, il vrai – dans la capitale française. Dans les chapitres XV et XVI qui content le mariage de Fedor Lavretski avec la charmante, maligne et superficielle Varvara, le lecteur suit, durant deux chapitres, les circonstances du séjour des jeunes mariés à Paris. Après le décès de leur premier enfant, le couple s'en va à l'étranger pour se changer les idées, après une expérience aussi terrible. Les Lavretski passent l'été et l'automne en Allemagne et en Suisse avant de s'installer pour l'hiver à Paris, « comme on pouvait s'y attendre », précise l'auteur. « В Париже Варвара Павловна расцвела, как роза [...] »⁹⁸⁸, continue le récit. Elle trouve et aménage, avec beaucoup d'aisance, un bel appartement dans un quartier tranquille mais à la mode, engage plusieurs serviteurs habiles et prévenants. « Не прошло недели, как уже она перебиралась через улицу, носила шаль, раскрывала зонтик и надевала перчатки не хуже самой чистокровной парижанки»⁹⁸⁹, conclut le narrateur. La démarche de l'auteur est tout à fait symptomatique : sa Varvara, une parvenue et une excellente actrice, ne peut que très rapidement s'adapter à une ville comme Paris. Tel un poisson mis dans l'eau, elle trouve d'emblée ses marques et se sent chez elle – ce lieu de débauche qui n'apporte que des malheurs à Lavretski, cet homme bien russe quoique un peu déstabilisé par l'éducation pseudo-européenne que son père avait tenu à lui inculquer. Il voit d'abord sa maison se remplir de Français : « [...] французы, весьма любезные, учтивые, холостые, с прекрасными манерами, с благозвучными фамилиями; все они говорили скоро и много, развязно

⁹⁸⁷ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 211.

⁹⁸⁸ *À Paris, Barbe Pavlovna s'épanouit comme une rose* [...].

⁹⁸⁹ *Une semaine ne s'était pas écoulée que déjà elle traversait la rue, portait son châle, ouvrait son ombrelle et enfilaient ses gants avec autant de grâce qu'un Parisienne pur sang.*

кланялись, приятно щурили глаза; белые зубы сверкали у всех под розовыми губами, — и как они умели улыбаться! »⁹⁹⁰. Tout comme dans d'autres de ces œuvres où Paris fait son entrée, fût-elle brève, dans la trame du récit, cette ville de toutes apparences est peuplée par des personnes belles, fausses et tout aussi superficielles, à l'image de la cité qui les abrite. Lavretski souffre durant tout un hiver à Paris (une situation qui rappelle celle que vécut Tourguéniev durant l'hiver 1856-1857), autant que sa femme en profite. Vivre à Paris paraît difficile à Fedor car cette vie de paraître et de paillettes que mène son épouse lui semble vide. Enfin, en plus de tous ces ennuis, la découverte de la perfide infidélité de Varvara – avec un jeune Français – déchire le cœur de Lavretski : Paris reste pour lui à tout jamais la capitale de toutes les souffrances.

L'épisode « parisien » du *Nid de gentilhomme* ne comporte pas de détails sur le lieu de l'action en tant que tel : la ville de Paris révèle tout son caractère à travers les figures françaises qui participent de près ou de loin à l'action. Plus loin, à l'occasion de l'analyse des personnages étrangers dans les œuvres de Tourguéniev, nous reviendrons plus en détail sur sa représentation des Français. En attendant, nous voudrions simplement souligner le soin que prend l'auteur de ne pas s'engager dans la description de Paris, tant les deux chapitres, qui accueillent pourtant l'action du roman qui se déroule dans cette ville, sont vides de tout élément qui pourrait aider le lecteur à se représenter l'aspect de la ville, son atmosphère, etc. On arrive à croire que si le *Nid* ne comporte pas vraiment de description fût-elle succincte de Paris, c'est que l'auteur du roman l'avait souhaité ainsi, ne désirant pas accorder à la capitale française, dans son œuvre, plus d'attention qu'elle ne méritait à ses propres yeux.

Car lorsque l'occasion s'en présentait et que l'endroit inspirait Tourguéniev, il n'hésitait pas à faire de la place, dans le tissu du récit, à la description détaillée et poétique d'une ville étrangère. Cela fut le cas dans « Assia », dont l'action se situe entièrement en Allemagne, dans la ville de S., sur les rives du Rhin. L'image de la ville de S. est inspirée de Sinzig où Tourguéniev séjourna durant quatre semaines entre juin et juillet 1857 – un lieu qui le charma par son calme, propice au travail, et la beauté de ses paysages environnants : « Зинциг – небольшой городок в 3 верстах от Рейна, недалеко он лежащего на левом берегу Рейна городка Ремагена [...] »⁹⁹¹, décrivait-il, par exemple, son séjour à Sinzig à Maria Tolstoï. Il s'agit d'un des nombreux témoignages de l'écrivain à ce sujet :

⁹⁹⁰ [...] Français, très aimables, courtois, célibataires, ayant de fort belles manières et portant des noms qui sonnaient bien ; ils parlaient tous vite et d'abondance, saluaient avec aisance, plissaient agréablement les yeux ; tous avaient des dents blanches éclatantes entre leurs lèvres roses, et comme ils savaient bien sourire !

⁹⁹¹ Sinzig est une bourgade à trois verstes du Rhin, à proximité de Remagen, situé sur la rive gauche.

Народу здесь чрезвычайно мало – и у меня времени много для работы – была бы охота. [...] Я живу здесь в самом « Bادهaus », т.е. в уединенном доме, подле источника. Перед окнами широкая долина, покрытая своего рода хлебом, фруктовыми деревьями, - а не небосклоне – зубчатая линия гор, лежащих на правом берегу Рейна.⁹⁹²

C'est dans le calme et la verdure de la vallée du Rhin que Tourguéniev plaça les personnages de « Assia » – un cadre parfait pour une histoire d'amour insolite, plein de romantisme et de douceur. Le récit abonde en digressions descriptives concernant les différents endroits que N., le protagoniste et le narrateur, parcourt dans les alentours de S., en compagnie des Gaguine. On y trouve le récit de la promenade à travers les rues de la petite bourgade dans une atmosphère empreinte de la poésie et de la douceur :

Я любил бродить тогда по городу; луна казалось, пристально глядела на него с чистого неба; и город чувствовал этот взгляд и стоял чутко и мирно, весь облитый ее светом, этим безмятежным и в то же время тихо душу волнующим светом. Петух на высокой готической колокольне блестел бледным золотом; [...] что-то пробегало в тени около старинного колодца на треугольной площади, внезапно раздавался сонливый свисток ночного сторожа, добродушная собака ворчала вполголоса, а воздух так и ластился к лицу, и липы пахли так сладко, что грудь поневоле все глубже и глубже дышала, и слово «Гретхен» — не то восклицание, не то вопрос — так и просилось на уста.⁹⁹³

Il y a encore les nombreuses descriptions paysagères de la vallée du Rhin – au coucher du soleil ou encore inondée par la lumière de la pleine lune – et des environs de Sinzig : le joyeux bruit de la fête des étudiants emplissant la vallée environnante, les ruines d'un château féodal, l'excursion de N. dans le cœur des montagnes, etc. Lydia Lotman qui a étudié, à travers les différents brouillons du récit, la genèse des paysages dans « Assia », souligne le minutieux travail qu'avait entrepris l'écrivain désireux d'apporter à ses descriptions un ton juste : à mi-chemin entre le romantisme propice à l'éclosion des sentiments et le réalisme, plus en phase

⁹⁹² *Il fait vraiment vide ici et j'aurais beaucoup de temps pour travailler si seulement l'envie était là. [...] J'habite au sein du « Bادهaus », c'est-à-dire dans une maison isolée, à côté de la source. Les fenêtres donnent sur une large vallée couverte de champs de blé et de vergers, et à l'horizon on voit la crête des montagnes situées sur la rive droite du Rhin.*

⁹⁹³ *J'aimais errer à ce moment-là à travers la ville ; la lune semblait la regarder fixement du haut du ciel pur ; et la ville sentait ce regard et se tenait attentive et paisible, tout inondée de sa clarté, d cette clarté sereine et qui, en même temps, remue doucement le cœur. Le coq sur haut clocher gothique brillait d'un éclat d'or pâle ; [...] quelque chose passait rapidement dans l'ombre près du vieux puits sur la place triangulaire, on entendait soudain le sifflet endormi du veilleur de nuit, un chien débonnaire grognait à mi-voix, l'air caressait si doucement le visage et les tilleuls avaient une odeur si suave qui la poitrine, involontairement, respirait de plus en plus profondément et que le mot « Gretchen », comme une exclamation ou comme une question, venait tout seul aux lèvres.*

avec son propre état d'esprit et les visées du récit⁹⁹⁴. Une opération visiblement réussie puisque de nombreux contemporains de Tourguéniev furent impressionnés par l'atmosphère poétique dont « Assia » est empreint. Pavel Annenkov, par exemple, un des premiers lecteurs du récit, fit part à Tourguéniev, dans une lettre de la fin décembre 1857, de la grande impression que lui avait laissée sa dernière création. Il se dit profondément touché notamment par la franche poésie de ce récit qui lui semble avoir les airs d'un *libretto* d'opéra⁹⁹⁵.

Un autre bel exemple de la représentation de l'Ailleurs, non seulement détaillée mais également positive et sincère, se trouve dans *À la veille* : à la fin du roman, alors que Elena et Insarov cherchent à rejoindre la Bulgarie, leur chemin les amène à Venise, toutes les autres routes vers leur point de destination étant inaccessibles. On sait aujourd'hui, grâce au minutieux travail des critiques littéraires russes, bulgares et français qui se penchèrent sur la genèse du troisième roman de Tourguéniev – Bessonov, Mazon, Bobtchev – que l'idée de dévier l'action de son œuvre vers Venise n'appartenait pas à Tourguéniev⁹⁹⁶ : Nikolaï Katranov, le révolutionnaire bulgare qui servit de prototype à la figure d'Insarov, connut le même sort que ce dernier : en passant par Venise en compagnie de son épouse russe vers la Bulgarie, Katranov serait tombé malade et mourut subitement, tout comme Insarov. Grâce aux notes transmises à l'écrivain par son ami et voisin Karateïev, Tourguéniev était bien au courant de cette circonstance et, en écrivant *À la veille*, il chercha surtout à respecter les faits réels qui lui inspirèrent ce roman⁹⁹⁷. Il n'en reste pas moins que le cadre qu'il créa pour accompagner le dernier jour d'Insarov – Venise, ses canaux, sa belle architecture et une atmosphère incomparable (ce sont ses propres termes) – n'a rien d'artificiel et respire une belle et triste poésie :

Кто не видал Венеции в апреле, тому едва ли знакома вся несказанная прелесть этого волшебного города. Кротость и мягкость весны идут к Венеции, как яркое солнце лета к великолепной Генуе, как золото и пурпур осени к великому старцу — Риму. Подобно весне, красота Венеции и трогает и возбуждает желания; она томит и дразнит неопытное сердце, как обещание близкого, не загадочного, но таинственного счастья. Все в ней светло, понятно, и все обвеяно дремотною

⁹⁹⁴ Л.М. Лотман, « Комментарии : И.С. Тургенев, Ася », // Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том пятый, *op.cit.*, с. 446.

⁹⁹⁵ П.В. Анненков, *Письма к Тургеневу*, Книга 1, 1852-1874, под редакцией Н.Н. Мостовской и Н.Г. Жекулина, Санкт-Петербург, «Наука», 2005, с. 63.

⁹⁹⁶ А.И. Батюто, И.А. Битюгова, А.П. Могилянский, Л.И. Ровнякова, « Комментарии : И.С. Тургенев, Накануне », // Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том девятый, *op.cit.*, с. 443.

⁹⁹⁷ *Ibid.*, с. 429.

дымкой какой-то влюбленной тишины: все в ней молчит, и все приветно; все в ней женственно, начиная с самого имени: недаром ей одной дано название *Прекрасной*.⁹⁹⁸

Depuis les débuts littéraires de Tourguéniev, sa prose attira l'attention des lecteurs et des critiques par son côté poétique, qui s'exprime dans pratiquement toutes les œuvres de l'écrivain avec plus ou moins de force selon la période ou encore en fonction du sujet traité. Les paysages lyriques et en même temps profondément psychologiques qui servent de cadre à la plupart des écrits de Tourguéniev – les *Mémoires d'un chasseur*, mais aussi ses autres récits et romans (« Eaux tranquilles », « Faust », *Pères et fils*, etc.) – sont considérés aujourd'hui comme une sorte de marque de fabrique de l'écrivain, celui-ci ayant réussi à faire du paysage un procédé littéraire à part entière. Ainsi que les quelques exemples ci-dessus peuvent en témoigner, l'art du paysage tourguénievien ne connaît pas de frontières géographiques, Tourguéniev étant capable de parler avec force et poésie d'une contrée européenne tout aussi bien qu'il le faisait lorsqu'il décrivait les étendues de sa Russie natale.

Lorsqu'on lit les différents passages réservés par Tourguéniev pour la représentation variée et relativement étendue de l'Ailleurs dans ses œuvres, on se convainc une fois de plus de ce que le sens de l'altérité chez Tourguéniev s'exprime non seulement dans les descriptions des êtres humains – des représentants des peuples différents – mais également dans celui des lieux dans lesquels évoluent les personnages, quelle que soit leur origine.

Les Français tourguénieviens, modèles du superficiel, de la malhonnêteté et de la dépravation

Si la géographie des œuvres de Tourguéniev était en train de s'élargir et de s'affirmer grâce à la meilleure connaissance de l'Ailleurs qu'il acquérait au fil des années, on peut dire que sa vision de l'altérité, telle qu'elle transparaît à travers ses écrits, ne subit pas quant à elle de modifications importantes. Les tendances que nous avons pu observer auparavant ne firent que se confirmer entre 1856 et 1863, notamment la tendance à la généralisation et à la

⁹⁹⁸ *Qui n'a pas vu Venise en avril ne peut guère prétendre connaître tout le charme inexprimable de cette ville enchantée. La douceur et la tendresse du printemps vont à Venise comme le soleil éclatant de l'été va à la superbe Gênes, comme l'or et la pourpre de l'automne conviennent à la grande ancêtre, Rome. Ainsi que le fait le printemps, la beauté de Venise tout à la fois émeut et fait naître le désir ; elle embrase, elle excite le cœur encore novice, comme la promesse d'un bonheur tout proche, sans secret, et pourtant mystérieux. Tout en elle est clair, intelligible, et tout y est voilé d'une somnolence transparente qui évoque la quiétude amoureuse : tout en elle est silence et tout en elle est accueil ; tout y est féminin, à commencer par son nom : c'est à bon droit qu'elle est la seule à être appelée la Belle.*

stéréotypisation de la figure de l'étranger ainsi que l'inclinaison de l'écrivain à envisager l'Autre sous un prisme peu favorable.

Dans certains cas, par exemple celui de la vision des Français, cette démarche s'inscrit dans la logique du contexte de cette période. En effet, alors que l'écrivain était souvent obligé de séjourner en France et notamment à Paris qu'il avait du mal à apprécier, l'opinion négative qu'il s'était formulé au sujet des Français durant les années précédentes ne fit que se renforcer – effet que nous avons pu observer, un peu plus haut, à travers sa correspondance. Selon toute logique, on pourrait s'attendre à ce que cette opinion défavorable se répercute sur l'œuvre littéraire de l'écrivain et trouve son reflet dans les figures des personnages français qui y apparaissent. Dans d'autres cas, en revanche, dont celui des Allemands est le plus représentatif, cette même démarche semble bien moins compréhensible étant donné le regard très favorable que nous avons pu constater dans les lettres de Tourguéniev sur les représentants de cette nation.

Quant aux Français d'abord, dont nous avons pu observer, un peu plus haut, l'image peu reluisante que Tourguéniev en donnait dans ses lettres. Les raisons de son hostilité étant bien claires, il ne nous reste plus qu'à vérifier si cette vision négative du caractère français trouve son reflet, ainsi que nous l'avons supposé, dans les récits et les romans de Tourguéniev de cette même période.

Lorsqu'on envisage l'ensemble des personnages français des œuvres écrites entre 1856 et 1863, on constate premièrement que les figures françaises sont assez nombreuses. Beaucoup d'entre elles se présentent, comme par le passé, sous les traits d'un précepteur ou d'une gouvernante de nationalité française. Tel est le cas, par exemple, du gouverneur du père de Lavretski dans le *Nid de gentilhomme* : élevé sous la protection d'une parente riche, une princesse Koubenski, Ivan Lavretski fut en effet confié par celle-ci aux soins d'un certain Monsieur Courtin de Vaucelles. Le portrait de la personne qui se cache derrière ce nom quelque peu ronflant est bref et éloquent : le lecteur apprend que Monsieur Courtin de Vaucelles est un ancien abbé, un disciple de Jean-Jacques Rousseau mais surtout un « fin matois et rusé compère » (« ловкий и тонкий проныра») et un véritable parvenu. L'ancien abbé réussit en effet non seulement à épouser la princesse Koubenski, âgée de soixante-dix ans, mais aussi à la dépouiller de ses avoirs avant de l'abandonner à son sort : « [...] вкрадчивый господин Куртен предпочел удалиться в Париж с ее деньгами »⁹⁹⁹. Malgré la concision dont l'auteur fait preuve dans sa caractérisation de Monsieur Courtin de Vaucelles (seules quelques phrases

⁹⁹⁹ [...] le mielleux M. Courtin avait pris le parti de gagner Paris avec l'argent de sa femme.

sont dédiées à ce personnage tout à fait secondaire), celui-ci apparaît dans le roman comme un individu aux mœurs douteuses doublé d'un piètre professeur car, précise l'auteur – en pleine analyse des répercussions que l'éducation d'Ivan Lavretski eut sur ses choix de vie :

Бывший наставник Ивана Петровича, отставной аббат и энциклопедист, удовольствовался тем, что влил целиком в своего воспитанника всю премудрость XVIII века, и он так и ходил наполненный ею; она пребывала в нем, не смешавшись с его кровью, не проникнув в его душу, не сказавшись крепким убеждением...¹⁰⁰⁰

Une personne incompétente, hypocrite, incapable d'engagement et d'une moralité très approximative – voici le portrait sommaire que Tourguéniev dresse de ce Français. Aussi peu reluisante que soit cette image, elle ne peut pas être entièrement imputée à la vision très subjective des Français par l'écrivain : l'histoire de la vie du père de Fedor Lavretski se rapporte en effet à une autre époque, celle qui avait vu la prolifération, sur les étendues de la Russie de Catherine II, d'un grand nombre de Français de tous genres fuyant la Révolution et s'improvisant précepteurs dans les familles aisées. Parmi ces Français, beaucoup avaient une réputation peu convenable, pour un précepteur, dans leur pays natal, mais en Russie, leur seule origine française suffisait pour leur garantir un emploi. Tourguéniev qui, dès l'enfance, vit défiler un grand nombre de précepteurs étrangers, était très certainement au fait de cette circonstance ce qui explique la fréquente présence des figures similaires dans ses œuvres.

Le XXXV du *Nid de gentilhomme* met en scène une autre Française, gouvernante elle aussi, celle des temps plus modernes comparé au rusé Monsieur Courtin de Vaucelles. Il s'agit de Mademoiselle Moreau, chargée de l'éducation de Lisa Kalitina lorsque celle-ci était encore très jeune. Voici le portrait de cette gouvernante française fournie par Tourguéniev dans le roman : « [...] девица Морó была крошечное сморщенное существо с птичьими ухватками и птичьим умишком »¹⁰⁰¹. Une personne insignifiante et bête, puisque deux seules occupations, qui éveillaient un quelconque intérêt chez elle, étaient le jeu de cartes et les sucreries. « Когда она была сыта, не играла в карты и не болтала, — лицо у ней тотчас принимало выражение почти мертвенное: сидит, бывало, смотрит, дышит — и так и видно, что никакой мысли не пробегает в голове »¹⁰⁰², ce qui est bien assorti à un autre trait

¹⁰⁰⁰ *L'ancien mentor d'Ivan Péetrovitch, le ci-devant abbé et encyclopédiste, s'était contenté de déverser intégralement dans le cerveau de son pupille tous les trésors de sagesse du XVIII^e siècle, et ce dernier en était littéralement rempli à ras bord ; ils résidaient en lui sans se mélanger avec son sang, sans pénétrer dans son âme, sans se manifester par une conviction vigoureuse.*

¹⁰⁰¹ [...] *Mlle Moreau, c'était un petit être minuscule et ridé, aux façons d'oiseau et à l'esprit d'oiseau.*

¹⁰⁰² *Lorsqu'elle avait assez mangé, qu'elle ne jouait pas et qu'elle ne bavardait pas, son visage devenait immédiatement comme mort : elle était là, elle regardait, respirait, et de toute évidence aucune idée ne passait dans sa tête.*

de caractère de Mlle Moreau, le scepticisme « de bon marché » (« дешевенький скептицизм») dont elle fait constamment preuve. « Tout ça, c'est des bêtises », répète-t-elle invariablement dans le roman, dans un jargon incorrect mais « très parisien ». On ne sait pas, dit l'auteur, d'où lui vient cette attitude à la fois indifférente et critique : est-ce l'air parisien qu'elle a respiré dès l'enfance ou sa jeunesse « fort dissipée », toujours est-il que cette phrase - « Tout ça, c'est des bêtises » - est la seule chose qu'on puisse espérer attendre de cette personne de peu d'esprit et dénuée de gentillesse – « Ее даже нельзя было назвать доброю: не бывают же добры птицы »¹⁰⁰³ - et au passé de femme légère.

Enfin, une autre figure française apparaît dans le *Nid* qui est celle de Justine, la servante que Varvara Lavretski amena avec elle de Paris. Contrairement aux deux personnages précédents qui, malgré leur rôle du troisième plan, eurent droit à un résumé approximatif de leur vie passée, le lecteur n'apprend rien de très concret concernant Justine, ce qui n'empêche pas l'écrivain, par l'intermédiaire de Lavretski, de déverser tous ses sentiments sur la bonne parisienne de Varvara. Lorsque, après avoir appris que la nouvelle de la mort de son épouse était en réalité montée de toutes pièces – ce qui met définitivement fin à ses espoirs à refaire sa vie avec Lisa – Lavretski revient seul à son appartement où il apprend que Varvara manigançait dans son dos pour le forcer à lui accorder son pardon ; il se met en colère, en parcourant la pièce en long et large, tel un tigre dans sa cage. C'est à ce moment que Justine rentre dans la pièce et se met à ranger le « bric-à-brac » environnant, ce qui ne l'empêche pas d'afficher une grimace légèrement condescendante vis-à-vis de Lavretski qu'elle considère comme un ours mal léché. Lavretski ne peut alors contenir le sentiment de répulsion que la jeune Parisienne suscite chez lui : « С ненавистью смотрел он на ее истасканное, но все еще «пикантное», насмешливое, парижское лицо, на ее белые нарукавнички, шелковый фартук и легкий чепчик »¹⁰⁰⁴. Chacun des détails que contient ce passage – le seul qui concerne le personnage de Justine – cache une caractéristique précise de celle-ci : les vêtements propres, simples mais recherchés trahissent la coquetterie de la jeune femme, son attitude un peu hautaine face à Lavretski dévoile une personne dotée d'un certain sens de supériorité, son visage fripé et « parisien » - le comble de l'insulte de la part de Tourguéniev à ce stade de sa vie – témoigne d'une vie passée débridée et des mœurs relâchés de la Française.

Dans le *Nid de gentilhomme*, Tourguéniev représente donc trois Français – un homme et deux femmes – trois personnages *a priori* très différents. Pourtant, les portraits qu'il en dresse

¹⁰⁰³ On n'aurait même pas pu la qualifier de bonne : existe-t-il des oiseaux « bons » ?

¹⁰⁰⁴ Il regardait avec une véritable aversion son visage moqueur de Parisienne, fripé, mais encore « piquant », ses manchettes blanches, son tablier de soie et son léger petit bonnet.

sont étonnamment proches : ils comportent en effet quelques points de proximité en ce qui concerne leurs qualités (ou devrait-on dire « leurs défauts » ?) morales : mœurs imparfaites et une certaine futilité dans leur comportement présent et/ou passé. Le moins que l'on puisse dire est que le portrait collectif qui se dessine à partir de toutes ces figures n'est pas brillant.

Dans ce contexte, on conçoit mieux les fréquentes références à la France et aux Français faites par l'écrivain lorsqu'il souhaite souligner l'un ou l'autre défaut dans le caractère ou le comportement de l'un de ses personnages d'origine russe. Ainsi, dans « Assia », alors que N.N. découvre avec étonnement que la joyeuse et, à première vue, légère Assia apprécie la lecture, il ne peut s'empêcher de regretter son choix de livre : « Я взглянул на заглавие книги: это был какой-то французский роман. — Однако я ваш выбор похвалить не могу, — заметил я »¹⁰⁰⁵. Cette réplique que l'auteur prête sans hésiter à son personnage, s'inscrit très bien dans l'esprit des remarques véhémentes que Tourguéniev faisait fréquemment dans sa correspondance de cette même période, comme nous l'avons vu, au sujet de la littérature française.

Un autre exemple : dans *À la veille*, Tourguéniev fait remarquer au père d'Elena, lorsque celui-ci découvre les sorties clandestines de sa fille en dehors de la maison : « Теперь барышня разговаривает с кем ей угодно, читает что ей угодно; отправляется одна по Москве, без лакея, без служанки, как в Париже; и всё это принято »¹⁰⁰⁶. S'il existe un endroit dans le monde où les mœurs sont peu enviables, c'est bien Paris – Tourguéniev avoua son opinion plus d'une fois dans ses lettres de cette même période. La remarque du père d'Elena fait écho à cette même opinion.

Enfin, dans l'ensemble de personnages des œuvres de Tourguéniev de 1856-1863, l'un d'entre eux fut doté par l'écrivain de la futilité bien française. Il s'agit de Choubine de *À la veille* : joyeux, prompt à rire et à s'amuser, ainsi que très enclin à des actes et à des paroles irréfléchis, Choubine semble prendre la vie à la légère. Ce trait de caractère lui pèse : dans le roman, la nature futile de Choubine se trouve notamment à l'origine de son amour impossible pour Elena, qui n'est pas faite pour aimer un être ayant si peu de fond. Choubine ne peut pourtant rien y changer, et pour cause : il est à moitié Français, apprenons-nous au début du roman : « Мать его, парижанка родом [...] »¹⁰⁰⁷ précise Tourguéniev, mais une Parisienne qui avait su prendre soin de son fils et l'aimer : « [...] добрая и умная женщина, выучила его по-

¹⁰⁰⁵ Je regardai le titre du livre : c'était un quelconque roman français. « Pourtant je ne peux louer votre choix », remarquai-je.

¹⁰⁰⁶ Maintenant une demoiselle parle à qui lui plaît, lit ce qui lui plaît ; fait des expéditions dans Moscou toute seule, sans laquais, sans servante, comme à Paris, et tout cela est admis.

¹⁰⁰⁷ Sa mère, parisienne de naissance [...].

французски, хлопотала и заботилась о нем денно и ночью, гордилась им [...] »¹⁰⁰⁸. On peut dire que cette phrase fait de la mère de Choubine la Française la mieux considérée par l'auteur parmi tous ses personnages français. Un faible réconfort compte tenu du fait que cette phrase contient le seul et unique détail que le lecteur apprenne au sujet de cette bonne Française. Néanmoins, cela explique la nature somme toute sympathique de Choubine malgré son défaut viscéral – l'excès de légèreté que ses proches lui reprochent : «Что ты так егозишь, француз!», lui fait remarquer notamment Berséniev un jour, alors qu'il ne cesse de badiner.

Certains critiques, et notamment Henri Granjard dans *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*¹⁰⁰⁹ ou encore María Sánchez Puig dans « Les tendances slavophiles dans le roman « Nid de gentilhomme » d'Ivan Tourguéniev » (« Славянофильские веяния в романе И.С. Тургенева “Дворянское гнездо”»)»¹⁰¹⁰, trouvent dans le roman *Nid de gentilhomme* un certain nombre d'éléments en phase avec la philosophie slavophile. En effet, un des thèmes majeurs de cet écrit repose sur le parallèle que l'écrivain établit entre deux mentalités différentes. D'un côté, il y a la beauté et la pureté du caractère typiquement russe, dont l'incarnation suprême transparait à travers les traits de la très croyante et droite Lisa Kalitina. À la pureté originelle de l'âme russe s'oppose, dans le roman, l'esprit corrompu des Autres, d'abord celui des personnages français que nous venons d'énumérer ci-dessus. Il est symptomatique d'ailleurs de constater que pour incarner la « perversité » du monde occidental, Tourguéniev s'appuie sur des figures exclusivement françaises, en totale harmonie avec ses opinions sur la France et les Français de cette période. Une autre représentation de l'altérité, en opposition à la pureté de l'âme russe, s'exprime à travers le personnage de Varvara. Là aussi, l'écrivain fait le nécessaire pour souligner, autant que faire se peut, la russité fortement aliénée de Varvara, fille d'une Allemande et une presque Française. En effet, en cours de la narration, le lecteur apprend que les journaux parisiens félicitaient Madame Lavretski d'être une vraie Française – « настоящая по уму французженка (une vraie Française par l'esprit) ». « [...] les Français ne connaissent pas de plus grand compliment », fait remarquer le narrateur à ce sujet.

¹⁰⁰⁸ [...] *femme de cœur et d'esprit, lui avait appris le français ; elle se tracassa et se mit en peine pour lui nuit et jour ; elle était fière de lui [...]*.

¹⁰⁰⁹ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, op. cit.

¹⁰¹⁰ María Sánchez Puig, « Славянофильские веяния в романе И.С. Тургенева «Дворянское гнездо», *Eslavística Complutense*, февраль 2007, №7, с. 45.

Les personnages allemands : quelques figures mitigées

En ce qui concerne les Allemands, on ne peut pas dire que leur représentation dans les œuvres de Tourguéniev de 1856-1863 soit plus positive que celle de leurs voisins français – l'écrivain donne d'eux une image d'une teneur différente mais dont le rendu final reste très proche de celle des Français. On peut en juger d'après quelques personnages d'origine allemande que Tourguéniev fait figurer dans *Nid de gentilhomme* et *À la veille*.

On constate d'abord, lorsqu'on tente d'établir une première comparaison entre les personnages allemands et français de ces deux romans, que Tourguéniev fait de deux de ses Allemands des figures de second plan importantes dans les deux œuvres – le rôle qu'il refusa à tous ses personnages français, tous cantonnés à une apparition très épisodique : il s'agit du vieux Lemm de *Nid de gentilhomme* et de Zoé Müller de *À la veille*.

Concernant le premier de ces deux personnages, Tourguéniev prend soin de fournir au lecteur l'histoire personnelle très détaillée de celui-ci : tout le chapitre V du roman est entièrement consacré à cette fin. Le lecteur y découvre notamment quelques détails biographiques concernant le personnage : Christophe Théodore Gottlieb Lemm, né en 1786, dans le royaume de Saxe, dans la famille de pauvres musiciens. L'auteur dévoile au lecteur l'histoire de l'enfance de Lemm qui, apprend-on par exemple, avait appris à jouer de trois instruments différents dès l'âge de cinq ans, devint orphelin à huit ans et fut obligé de travailler pour gagner sa vie dès dix ans. Ce passé difficile, une vie faite d'errances et de dures et parfois ingrates labeurs de musicien expliquent, en partie, le tempérament quelque peu lourd de Lemm et son esprit perpétuellement accablé, pessimiste et résigné. Secrètement amoureux de Lisa, Lemm sait que son amour est impossible et il garde pour lui ses sentiments. Il est un grand connaisseur de la musique (« il connaissait la musique à fond », précise l'auteur) et rêve d'écrire un jour quelque morceau remarquable, digne de ses idoles. Mais le sens artistique lui fait défaut : « Исполнитель он был довольно плохой »¹⁰¹¹, apprend-on plus loin, tout comme on découvre la stérilité des efforts consentis par le pauvre Allemand pour produire une œuvre digne à la hauteur de ses espérances. Non pas qu'il n'en fût pas capable dans l'absolu : « Поклонник Баха и Генделя, знаток своего дела, одаренный живым воображением и той смелостью мысли, которая доступна одному германскому племени, Лемм со временем — кто знает? — стал бы в ряду великих композиторов своей родины, если б жизнь иначе его повела

¹⁰¹¹ Comme exécutant, il était assez médiocre.

[...] »¹⁰¹². Il possède donc, *a priori*, toutes les qualités indispensables pour réaliser ce rêve mais il n'était pas né sous une bonne étoile : tout ce qu'il a écrit au cours de sa vie, ne fut jamais édité. Une vocation ratée n'est pas le seul et unique malheur de Lemm qui, trop ambitieux dans sa jeunesse, vit coincé en Russie alors qu'il déteste ce pays (au moment du récit, Lemme avait déjà totalement perdu tout espoir de quitter un jour « ненавистную ему Россию »¹⁰¹³, précise le texte). Lorsque, plusieurs années avant cela, Lemm avait eu l'occasion de repartir dans son pays, il ne l'avait pas fait pour une raison bien précise : « Ему советовали уехать; но он не хотел вернуться домой нищим из России, из великой России, этого золотого дна артистов; [...] »¹⁰¹⁴, faisant ainsi preuve de peu d'instinct et espérant vainement arriver à renverser le cours de son destin. Lemm est un homme qui a peu de chance dans la vie, dans l'amour et dans son métier. Éternellement seul, compositeur raté, il porte jusque dans son physique l'empreinte de cette malchance : petit, voûté, mal fait et même un peu sinistre, parce que taciturne et toujours en train de marmonner. Ses allures de vieille « chouette en cage », comme le dit l'auteur, repousse tous ceux qui ont l'habitude de juger une personne sur leur première impression – c'est-à-dire la majorité. Seules les personnes capables de voir l'essentiel – dans le roman seuls Lisa ou encore Lavretski appartiennent à ce groupe – découvrent, en la personne de Lemm, un être bon et honnête.

Lemm se présente dans le roman sous les traits d'un « homme de trop », mais un « homme de trop » allemand : une personne douée mais qui peine à trouver sa place dans la société. Arraché à son milieu natal, il ressemble à une plante qui ne réussit jamais à s'adapter au sol étranger ; écrasée par les éléments, déformée par le climat étranger, cette plante n'arrive plus à fructifier. Une situation bien connue de Tourguéniev qui fournit une image de Lemm certes peu reluisante mais suscitant quelque compassion de la part du lecteur.

Un portrait un peu moins imposant mais tout aussi nuancé est celui de Zoé Müller, personnage de second plan du roman *À la veille*. Jeune (au moment du récit Zoé a un peu plus de dix-huit ans, selon sa propre précision dans le texte : « [...] вот он всегда так: обходится со мной, как с ребенком; а мне уж восемнадцать лет минуло »¹⁰¹⁵, se plaint-elle du turbulent Choubine auprès de Berséniev), blonde et un peu potelée, Zoé est présentée par l'auteur comme une Allemande de Russie d'apparence et de conduite parfaites – comme toute représentante de

¹⁰¹² *Admirateur fervent de Bach et de Haendel, très fort dans sa spécialité, doué d'une imagination vive et de cette hardiesse de conception que la race germanique est seule à atteindre, Lemm serait peut-être devenu avec le temps, qui sait ? un des grands compositeurs de sa patrie, si sa vie s'était orientée autrement ; [...].*

¹⁰¹³ *La Russie qui lui était odieuse.*

¹⁰¹⁴ *On lui conseillait de partir, mais il ne voulait pas rentrer dans son pays tel un mendiant, venant de Russie, de cette grande Russie qui était le pactole des artistes [...].*

¹⁰¹⁵ *[...] Vous voyez, il est toujours ainsi : il me traite comme une enfant ; j'ai déjà dix-huit ans, pourtant.*

la race allemande qui se respecte d'ailleurs. « [...] идеальная Зоя Никитишна »¹⁰¹⁶, Choubine la taquine au début du roman ; le sobriquet n'en convient pas moins parfaitement à Mademoiselle Müller. Zoé est une jeune fille très dévouée à sa patronne ; elle fut engagée par Anna Stakhov en qualité de demoiselle de compagnie pour Elena mais remplit ce rôle plutôt auprès de Anna Stakhov, pour le plus grand plaisir de celle-ci. Elle présente une apparence tout à fait irréprochable, en toute circonstance : « [...] одевалась со вкусом, но как-то по-детски и уже слишком опрятно »¹⁰¹⁷. Qu'elle s'assaye (« Зоя сидела [...], аккуратно расправив юбку и сложив на коленях ручки; [...] »¹⁰¹⁸) ou qu'elle aille en promenade (« Зоя придерживала двумя пальчиками край широкой шляпы, кокетливо выносила из-под розового барежевого платья свои маленькие ножки, обутые в светло-серые ботинки с тупыми носками [...] »¹⁰¹⁹), sa tenue est toujours impeccable. Zoé est une jeune fille d'éducation exemplaire : elle parle plusieurs langues étrangères dont le russe mais aussi le français (même si elle ne pense que dans sa langue maternelle, l'allemand, ainsi que nous le découvrons au fil du récit), elle fait de la musique : « Она очень недурно пела русские романсы, чистенько разыгрывала на фортепьяно разные то веселенькие, то чувствительные штучки; [...] »¹⁰²⁰ et ne se fait jamais prier pour divertir les invités. Jeune et jolie, Zoé est également très coquette et sensible à la galanterie, en partie en raison de son jeune âge et en partie par sa propulsion naturelle au flirt innocent. Enfin, Zoé est présentée par l'auteur comme une jeune femme très raisonnable. Se trouvant toujours là où elle doit être, chacun de ses gestes est bien placé et, en toute circonstance, elle se montre capable de saisir son avantage : dès que le jeune et brillant fonctionnaire Kournatovski fait apparition dans la maison des Stakhov, Zoé saisit immédiatement l'attrait de ce parti (« Das ist ein Mann! »¹ — думала она про себя, глядя на его смуглое и мужественное лицо, слушая его самоуверенные, снисходительные речи »¹⁰²¹) qui, initialement destiné à Elena par le père de celle-ci, sera finalement le sien, ainsi que nous l'apprenons dans l'épilogue du roman. Zoé Müller semble, à première vue, présenter toutes les qualités : jeune, jolie, bien élevée, soignée, non dénuée d'un certain talent. Pourtant, on ne peut pas dire que la figure de l'Allemande russifiée soit positive : ses vêtements sont trop impeccables, ses gestes semblent trop calculés, son sens artistique n'a

¹⁰¹⁶ *Idéale Zoé Nikitichna.*

¹⁰¹⁷ *Elle s'habillait avec goût mais d'une manière un peu enfantine et presque trop irréprochable.*

¹⁰¹⁸ *Zoé était assise [...] ; les plis de sa jupe bien tirés, ses petites mains croisées sur ses genoux ; [...].*

¹⁰¹⁹ *Zoé retenait avec deux de ses doigts le bord de son grand chapeau, avançait coquettement sous sa robe de barège rose le bout rond de ses petits pieds chaussés de bottine gris clair [...].*

¹⁰²⁰ *Elle chantait fort gentiment des romances russes, jouait très proprement au piano de petites pièces tantôt gaies, tantôt sentimentales [...].*

¹⁰²¹ *« Das ist ein Mann ! » pensait-elle à part soi en observant son visage hâlé et viril, en l'écoutant parler d'un ton assuré et condescendant.*

rien de profond – le répertoire musical de Zoé ne comprend que des œuvres de divertissement – des romances, des « petites pièces sentimentales », etc. Zoé se montre sensible au charme des hommes sans réelle consistance – celui du mi-Français Choubine ou encore de Kournatovski qu'Elena juge, quant à elle, superficiel, obtus et creux. Dans le roman, Zoé est d'ailleurs souvent opposée à Elena dont elle représente le simple contraire et lui cède en tout ce qu'elle fait – selon le bon vouloir de l'auteur : Elena est belle d'une beauté expressive (« Молодая девушка с бледным и выразительным лицом [...] »¹⁰²²) et qui produit toujours une forte impression sur celui qui la regarde, Zoé quant à elle est une mignonne petite Allemande blonde, avec une coquetterie dans l'œil en plus ; l'auteur dote Elena d'un caractère fort et d'un sens de justice, alors qu'il réserve à Zoé un caractère superficiel (« И позвольте вас спросить, при таком образе мыслей зачем вы нападаете на Зою? С ней особенно удобно говорить о тряпках и о розах »¹⁰²³, fait remarquer Elena à Choubine à son sujet, au détour d'une conversation un peu tendue).

La personnalité tout en nuance de Zoé Müller se dévoile dans *À la veille* au fur et à mesure de la narration. Considérée dans sa globalité, elle se présente, tout comme Lemm dans le *Nid de gentilhomme*, comme un personnage allemand typique : blonde et débordante d'une santé dont témoignent ses rondeurs juvéniles, très soignée, trop bien apprêtée, à cheval sur l'étiquette, elle n'est pourtant pas la figure féminine idéale du roman – ce rôle est naturellement réservée par l'auteur à Elena. Son rôle périphérique et la personnalité un peu superficielle font de Zoé une Allemande tourguénievienne typique.

Lemm et Zoé sont les seuls personnages étrangers auquel Tourguéniev attribua un rôle relativement important dans le récit. Quelques autres figures d'origine allemande font leur apparition dans les œuvres écrites entre 1856 et 1863 : leur rôle dans celles-ci est exclusivement épisodique, ce qui n'empêche pas l'auteur à se livrer, à l'occasion de leur apparition, à quelques généralisations, dont quelques-unes bien stéréotypées, au sujet de la nation allemande.

Ainsi, dans le *Nid de gentilhomme*, Tourguéniev décrit Calliope Karlovna, la mère de Varvara, épouse adultère de Lavretski, en des termes suivants : « [...] из левого ее глаза сочилась слезинка, в силу чего Каллиопа Карловна (притом же она была немецкого происхождения) сама считала себя за чувствительную женщину; [...] »¹⁰²⁴. Déjà en 1844, en écrivant le récit « André Kolossov », Tourguéniev eut l'occasion de mettre en avant, espace

¹⁰²² Une jeune fille au visage pâle et expressif.

¹⁰²³ Et permettez-moi de vous demander : avec ce genre d'idées, pourquoi vous en prenez-vous à Zoé ? Elle se prête particulièrement aux conversations sur les chiffons et sur les roses.

¹⁰²⁴ [...] son œil gauche suintait légèrement, en vertu de quoi Calliope Karlovna (qui, de plus, était d'origine allemande) se tenait elle-même pour une femme sensible [...].

d'une phrase, cette particularité qu'il trouvait aux femmes allemandes qui consiste à être exagérément sensible et volontiers pleurnicheuses : « [...] немки — известное дело — всегда рады поплакать [...] »¹⁰²⁵. La caractéristique que Tourguéniev donne à la mère de Varvara va dans le même sens et ne fait que renforcer le stéréotype que l'écrivain formula quelques années auparavant. Certains Allemands de Tourguéniev s'expriment en très mauvais russe – c'est le cas du brave Lemm ou encore celui des officiers allemands ivres et grossiers (encore un stéréotype ?) que Anna Stakhov et toute sa joyeuse compagnie rencontrent lors de leur partie de plaisir à Tsaritsino. Mais force est de constater que toutes ces différentes mentions sont loin d'être aussi riche en informations concernant la figure de l'Autre allemand que les portraits traits détaillés de Lemm et de Zoé Müller que l'écrivain fournit dans le *Nid de gentilhomme* et *À la veille*.

L'écriture comme moyen de réparer un mal identitaire

Forcé de quitter la Russie et la situation confortable dont il y jouissait, qui plus est à un moment important de l'histoire de son pays où, avec l'avènement au trône d'Alexandre II, plusieurs changements de taille se préparaient enfin en Russie, Tourguéniev franchissait la frontière en direction de l'Occident avec un sentiment de contrainte et vivait cette expérience comme un saut vers l'inconnu. La vie montra que les appréhensions de l'écrivain n'étaient pas injustifiées : une période longue et éprouvante l'attendait, une véritable vie de nomade remplie de déplacements et de changements de lieux de séjours incessants, souvent effectués à contrecœur. Résultat : lui qui avait souvent l'impression d'avoir tout perdu – patrie, famille, jeunesse – vivra cette expérience constamment tiraillé par des sentiments forts et souvent contradictoires. Une nouvelle crise identitaire finit par émerger, au milieu de ces tiraillements, d'abord sous la forme d'un mal du pays cuisant, ensuite en arborant les allures de la nostalgie du bonheur, ou encore de la jeunesse. Au milieu de ce malaise, Tourguéniev fit tout pour y échapper, multipliant et diversifiant ses lieux de séjours, se lançant à la recherche de nouvelles impressions. Rien n'y fit pourtant, et pour cause : les raisons sous-jacentes de son mal-être se trouvaient ailleurs – dans une vie sans attache et l'impossibilité de se faire une idée claire sur sa propre appartenance.

Cette nouvelle crise identitaire trouva sa sortie dans la correspondance de Tourguéniev, à travers les nombreuses expressions de son antipathie envers la France et ses habitants, une

¹⁰²⁵ *Les Allemandes sont toujours ravies de pouvoir y aller d'une petite larme, c'est bien connu.*

parfaite candidate à la haine pour lui, tant il était le pays des promesses non tenues et d'un bonheur trompeur et fuyant. Il est vrai que lorsqu'il visite d'autres lieux de l'Europe occidentale, l'Allemagne ou l'Italie, Tourguéniev a l'impression de se sentir mieux, plus à l'aise et plus épanoui, mais à bien y regarder, il ne trouve pas non plus le bonheur dans ses pays-là.

Comme souvent chez lui, la crise identitaire provoque d'abord une rupture d'inspiration, avant de se mettre à stimuler sa créativité, car lorsque Tourguéniev sent son sentiment d'appartenance hésitant, l'écriture devient pour lui un moyen de garder le contact avec ses racines. De plus, comme dit plus haut, dans la seconde moitié des années 1850, la Russie était en train de vivre des bouleversements majeurs et de mettre en place de nombreuses réformes prometteuses pour son avenir en tant que pays libre, grand et moderne. À travers ses œuvres de cette période, et en particulier ses romans – *Nid de gentilhomme*, *À la Veille*, *Pères et fils* – Tourguéniev entreprend une enquête minutieuse et graduelle sur un type d'Homme russe nouveau, destiné à apporter un souffle neuf dans la société russe et qu'il aurait peut-être bien aimé devenir lui-même, ne fût-ce que partiellement.

Dans cette quête d'une russité du temps présent et de l'avenir, les figures des Autres, quoique relativement nombreuses dans ses romans et récits de cette période, reculent au second plan et fournissent, comme souvent chez Tourguéniev, un contraste avantageux pour les personnages russes de ces mêmes œuvres, tant leurs figures paraissent pâles et antipathiques à côté de la plupart d'entre eux.